RANDONNEE ALPINE THONON - TRIESTE



Dolomites – gruppo di Sella (cliché Gilbert Jaccon – juillet 1994)

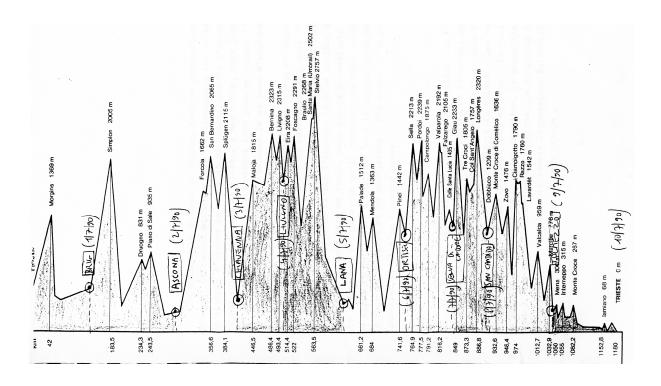
SOUVENIRS DE VOYAGE

du Raid effectué en juillet 1990

par un trio de cyclos du MUC (Montpellier Université Club) (Bernard Gourrier, Jean-Pierre Ratabouil et Victor Sieso)

Textes de B. Gourrier et de V. Sieso

Notes éparses de voyage, par Bernard Gourrier					
Tranches de VTT, par Victor Sieso	21				



Les étapes

1 : Thonon – Brig	161 km
2 : Brig – Ascona	122 km
3 : Ascona – Chivenna	131 km
4 : Chiavenna – Livigno	93 km
5 : Livigno – Lana	136 km
6 : Lana – Ortisei	105 km
7 : Ortisei – Selva di Cadore	91 km
8 : Selva di Cadore – San Candido	80 km
9 : San Candido – Tolmezzo	125 km
10 : Tolmezzo – Trieste	140 km

Ces deux textes ont été publiés dans le MAILLON, bulletin mensuel du MUC en septembre 1990. Ils ont été scannés et ce document a été mis en forme dans la première semaine de janvier 2010. Les auteurs ont donné leur accord pour une diffusion via mon site www.gilbertjac.com. Reproduction et diffusion interdite sans l'accord préalable de B. Gourrier et V. Sieso. Gilbert JACCON, Beaune, janvier 2010.

LEMAN - ADRIATIQUE

NOTES EPARSES DE VOYAGE

par Bernard GOURRIER

Je suis assis en face de Victor, dans ce compartiment du Venise-Nice qui va rouler toute la nuit. L'atmosphère est moite, il y a un mélange d'odeurs de corps et de bogies, dehors l'orage éclate et des gouttes cinglent la vitre. A nos côtés, deux jeunes allemandes à peine pubères qui effectuent leur premier voyage "Inter-Rail", et un couple d'Italiens mafflus dont je ne peux m'empêcher de lorgner les cuisses blanches de la fille.

Oui, il y a dans cette promiscuité nocturne et ferroviaire une certaine magie qui évoque l'été et les vacances. Mais Victor ne semble pas y être très sensible. C'est écrit sur son visage étique et un peu sévère, nous vivons l'épisode le plus pénible de notre aventure : coincés dans un train, sans espoir de variante ou d'échappée. Vivement demain matin qu'il retrouve son vélo devant la gare de Nice, et qu'il file dodelinant vers le Léman, bardé de sacoches, de sacs de couchage et de provisions. Une vraie "bestiasse", dirait Jean-Pierre, il n'en a jamais assez.

\$

Non loin de là, Nadine et Jean-Pierre roulent sur l'autoroute, cernés par les éclairs. Derrière, nos vélos démontés, repus de tant de kilomètres, de tant de montées et de descentes, mais fidèles et obéissants jusqu'au bout. Jean-Pierre au volant. Les images désordonnées de notre aventure défilent dans sa tête. La pluie glacée du Splügen, l'opulence de la Haute Engadine, la magnificence du Pordoi, les rampes inhumaines de Longères, la virginité de la Marmolada, les quarante-huit lacets légendaires du Stelvio...

Oui, nous avons fait un beau voyage.

§

L'idée de ce beau voyage est née l'été dernier, alors que les feux de la saison n'étaient pas encore éteints. Je revois Jean-Pierre qui surgit dans mon bureau, réveille tout le monde de sa voix tonitruante et me tend le profil dantesque du Léman-Adriatique.

- « 1200 kilomètres, 41 cols dont 17 à plus de 2000 mètres, il y a ceux qui l'ont fait, et ceux qui ne l'ont pas fait. »
- « Fichtre, répondis-je à la vue de ce rêve-cauchemar tout en dents de scie, tu m'accordes un délai de réflexion ? »

Victor, lui, n'a pas eu besoin de réfléchir. Ce parcours lui convenait parfaitement. Un peu léger, même. Il faudrait rajouter sans doute quelques variantes, un Gavia par ci, un Julier, un Monte Penegal par là. Quant à moi, je me rangerai du côté de celui qui fera le moins de variantes, n'est-ce pas, Jean-Pierre ?

§

En hiver, alors que dehors souffle un mistral du diable, les idées de voyage germent, s'affinent, se précisent. Nous voici tous trois un soir de février chez Jean-Pierre, compulsant des cartes routières, des guides, des listes et des profils de cols.

Nadine s'est jointe à nous, elle sera du voyage. Alors que nous pédalerons dans les montagnes, elle pilotera la fourgonnette et transportera nos bagages, visitera des expositions, des églises, photographiera des paysages et nous-même, à l'occasion. Que serions-nous sans elle ? Des mulets besogneux, assurément, tirant une langue comme ça dans les cols avec nos vingt kilos de chargement.

La nuit s'effiloche et le découpage de notre fantastique raid prend forme : dix étapes de quatre-vingt à cent soixante kilomètres, jusqu'à 2800 mètres de dénivelé quotidien. Ça va saigner. En attendant. Maître Jean-Pierre, sers-nous donc une petite liqueur.

Thonon-les-Bains, samedi 50 juin. Nous voilà à pied d'œuvre. L'air est lourd, quelques cumulus se promènent sur le Léman. Ce soir, peut-être, l'orage. Mais pas demain, s'il vous plaît, que l'on roule à sec. Nous avons posé nos affaires à l'hôtel des Marronniers, rangé les vélos au garage, tout propres, gonflés à bloc, affublés de la plaque de cadre qui nous signalera à l'admiration des populations locales, et du sac de guidon où nous entasserons nos victuailles.

Victor, qui sera tout au long de ce voyage mon compagnon de chambrée, a pris possession de sa moitié de chambre à la vitesse qui lui est propre, la vitesse Sieso. Disons, pour résumer, que la vitesse Sieso est une vitesse rapide. En quelques, secondes, tout son sac est déballé et les affaires rangées méthodiquement sur la chaise, sur la moitié de table et dans la moitié d'armoire qui lui reviennent. J'ai ouvert de mon côté les volets rouges. De cet hôtel bâti sur les hauteurs de la ville, nous avons une belle vue plongeante sur le Léman. Quelques voiliers y somnolent dans l'air caniculaire, un ferry blanc traverse silencieusement jusqu'à Lausanne, ou peut-être Montreux.

Il faut bien faire quelque chose en attendant le grand départ demain matin. Alors chaussons nos lunettes de soleil, enfilons nos bermudas et partons à la découverte de cette charmante ville où ça sent bon les vacances. Nadine repère très vite l'office de tourisme. Quelque exposition à visiter demain, peut-être, alors que nous en découdrons avec la première étape. Victor s'agite avec son appareil photo.

- « Descendons jusqu'au port, puis remontons là-haut. On doit y avoir une belle vue. »

Jean-Pierre et moi, nous maugréons. Il fait si chaud. Se fatiguer, déjà, avec tout ce qui nous attend? Et puis Jean-Pierre, qui peut pédaler des centaines de kilomètres sans sourciller, n'aime pas la marche à pied.

Après avoir écouté le clapotis du Léman, nous partons à la recherche du restaurant pour ce soir. C'est une tâche importante pour le cyclotouriste. Bien manger, et pas cher.

- « On pourrait se trouver une cafétéria. » suggère Victor qui a le sens pratique.

Ménageons-nous toutefois une halte rafraîchissante, sur une placette, au milieu de tous ces touristes hilares et bronzés, de ces filles aux jambes longues, et au regard clair. Oui, les vacances sont bien là, à Thonon, alors pourquoi partir affronter ces monstrueuses montagnes ? Si nous restions ici, en villégiature à Thonon ?

Nous nous trouvons une gentilhommière sur les bords du lac, cernée par les sapins et les pelouses. Nous nous y adonnons à l'été, aux choses faciles, agréables et tendres. Des fêtes ont lieu chaque soir et vers trois heures du matin, alors qu'au loin les lumières de Genève scintillent, nous voguons sur le lac en compagnie de nos dernières conquêtes, cheveux au vent à la proue de notre luxueux chris-craft. Qu'attendons-nous d'autre de la vie, au fond ?

\$

Mais diable, le Stelvio vaut bien une fête lacustre et mondaine. Oublions donc ces tentations de facilité, lorgnons vers l'Aventure qui nous attend dès demain, dans les montagnes. Le ciel est bien noir, certes, au dessus de la terrasse de la cafétéria, et quelques grosses gouttes s'écrasent dans nos assiettes de nouilles fumantes.

Mais le regard bleu de Jean-Pierre se veut rassurant.

- « C'est rien, ca. Demain on aura un cagnard d'enfer. »

En attendant, nous courons sous le déluge vers l'hôtel. On s'abrite comme on peut, sous une rangée de grands platanes, sous des marronniers opulents. Perplexes, nous le demeurons sur le perron de l'hôtel à contempler la pluie qui tombe maintenant de façon continue. Victor reste serein, demain il fera beau, le ciel sera lavé et sur ce il monte se coucher. A peine neuf heures. Je n'ai pas sommeil. Dans le petit bar nous buvons un café, Jean-Pierre et moi. Alors que Nadine s'en est allée étudier des dépliants, une brune captive notre attention près du juke-box. Une moue lascive.

Jean-Pierre m'incite à attaquer. Et le Pas de Morgins, alors?

Je retrouve Victor dans la chambre. Il a revêtu son pyjama, il est assis, très droit, sur son lit. Rien ne bouge en lui. Il a entamé la lecture d'un roman espagnol dont le titre m'échappe. Los Passos, quelque chose dans ce genre. A dix heures nous éteignons nos lampes de chevet. Victor s'endort aussitôt, j'entends sa respiration un peu rauque, parfois étrange. L'angoisse me prend soudain. Tous ces cols qui nous attendent. Et la pluie, et le froid. Je vais percer, c'est certain, et me casser la figure dans une descente.

\$

A sept heures trente précises, Victor a bondi hors de son lit et en bon cyclotouriste la première chose qu'il a faite a été d'ouvrir les volets.

Un ciel tout gris se présente à nos yeux. Une traînée orange a beau s'ébaucher, là-bas, au dessus du lac, faisant dire à Victor « Ce n'est rien, c'est un ciel de traîne, il va faire beau », je ne partage pas cet optimisme et je me vois déjà sous la cape, maugréant et suintant.

Victor a faim. Le voilà déjà revêtu de sa tenue gris clair et il s'apprête à descendre prendre le petit déjeuner. Le petit déjeuner est aussi un moment important pour le cyclotouriste. En prévision de l'étape, il se doit d'ingurgiter le maximum de tartines, de café, de lait au de chocolat. C'est aussi le moment où l'on échange ses impressions de la nuit écoulée et où l'on affine les plans de bataille, un peu inquiet car la difficulté s'annonce, imminente. Admirons au passage le savoirfaire de Victor qui, avant même que le serveur ne nous ait apporté le café, a aligné devant lui une demi-douzaine de tartines de confiture, de miel et de fromage.

Nadine et Jean-Pierre arrivent, Jean-Pierre a l'oeil bleu allumé, oui le lit était bon, et puis il y avait la télé dans la chambre. Nadine sort les cartes et les dépliants. A son programme, une exposition à Martigny, en Suisse. Rendez-vous est pris à dix-sept heures à Brig, terme de cette première étape de 161 kilomètres, pas bien méchante puisqu'avec un seul col à franchir, le Pas de Morgins, mille trois cent mètres et des poussières.

Un autre cycliste prend son petit déjeuner à une table voisine. Lui aussi s'apprête à effectuer un grand raid : Thonon-Venise, la Préalpine. Nous échangeons quelques propos de cyclotouriste, sur les cols, sur le temps et les paysages.

§

Huit heures trente, c'est parti, jusqu'à Trieste on l'espère. Une route encore mouillée de l'orage d'hier soir, Thonon endormie, c'est dimanche.

Direction Abondance, Châtel. Dès la sortie de la ville, nous remontons le cours d'un torrent impressionnant aux eaux boueuses grossies, par l'orage. Fidèle à son habitude, Victor pédale cent mètres devant Jean-Pierre et moi. Il dodeline, enfin heureux de pouvoir se dépenser.

- « Dans trois jours il en aura marre d'être seul, affirme Jean-Pierre, il pédalera avec nous. »

Il ne pleut pas, mais à mesure que nous nous enfonçons dans les montagnes, les nuages s'accrochent et les sommets disparaissent dans la brume. C'est un de ces sommets embrumés que Victoc a choisi pour sa première variante. Une petite vingtaine de kilomètres en plus, nous le voyons bifurquer vers Abondance sur une route de traverse.

- « Quelle bestiasse », grommelle Jean-Pierre.

Je n'ai pas lu dans les pensées de Jean-Pierre, mais peut-être à ce moment-là avons-nous souhaité que Victor prenne le déluge, en haut de son col embrumé, histoire de le guérir de ses variantes arrogantes. Pourtant le fond du cyclotouriste est tout aussi positif que versatile. Lorsque nous verrons réapparaître Victor, nous lui demanderons des nouvelles de son col et boirons un pot dans la bonne humeur.

Châtel est une belle station de vacances, même sous la grisaille. De grands chalets de bois, des balcons fleuris, je ne peux m'empêcher, décidément, de m'imaginer ici en villégiature. C'est dimanche, je suis au chaud dans un grand lit douillet, une jeune Savoyarde me porte mon petit déjeuner...

Le Pas de Morgins est atteint, on l'a à peine senti. Au poste frontière suisse, nous faisons une halte pour recueillir notre premier coup de tampon. Le douanier est sympathique et consciencieux. Il tourne notre carte de route dans tous les sens, examine notre plaque de cadre. « Chapeau, les gars, vous êtes des durs! » La descente est froide et humide, mais belle avec des lacets bien dessinés. Nous glissons entre les sapins, des chalets et des pâturages opulents. Voilà la Suisse. Au fond, quelques échappées sur la vallée du Rhône qui nous attend, et l'éclaircie qui pointe et nous rassérène.

Monthey, première halte valaisane. Façades colorées, propres et nettes, terrasses accueillantes où quelques Helvètes feuillètent le journal. Frigorifiés, nous nous réchauffons d'un grand chocolat mousseux à la mode suisse. Le soleil perce, Jean-Pierre sourit, nous voilà bel et bien partis. Le reste de l'étape, une simple formalité de cent kilomètres de vallée jusqu'à Brig, le vent dans le dos, la voie ferrée à droite, l'autoroute à gauche ou inversement.

Quel est le nom de ce petit village où nous nous sommes arrêtés, peu après Martigny, pour casser la croûte? Je ne me souviens que de la violence du vent, couchant à terre nos vélos et emportant les cartes Michelin, et de cette torpeur dominicale. Pas un chat dans les rues. Finalement, nous nous abritons sous un petit porche et partageons quelques tomates, du fromage et le pâté confié par Victor.

En a-t-il fini de sa variante, au fait ? Ne va-t-on pas le voir passer comme une fusée ?

Nous reprenons la route, à quarante à l'heure facile. Le soleil brille généreusement, mais la chaleur est supportable. De chaque côté, de beaux vignobles s'étagent et mûrissent. La haute vallée du Rhône est célèbre pour ses vins, des panneaux nous vantent la légèreté et le fruité du Fendant. Au loin, de hauts sommets enneigés se signalent, virginaux, immaculés, dont les noms finissent par "horn".

Pas de doute, la montagne nous appelle, elle va nous griser, nous enivrer mieux que le fendant. Pause café dans la capitale valaisane, Sion. Rues pavées, grands arbres, façades nettes et stylées, et toujours cette torpeur dominicale. Pas évident de trouver un café ouvert. Un ivrogne s'approche de notre table d'un pas incertain, intrigué par nos tenues et nos sacs de guidon. Il tient à ce que l'on palpe ses mollets, car figurez-vous que c'est un champion cycliste qui hier a parcouru deux cent bornes à quarante de moyenne. Lui, le cyclotourisme, cela ne l'intéresse pas, c'est un fonceur et aujourd'hui il récupère.

A la sortie de Sion, nous croyons deviner la silhouette claire et dodelinante de Victor. Nous fonçons sur lui.

- « Il est à la clé, plaisante Jean-Pierre. Sa variante l'a séché. Il n'avance plus. »

Nous terminons donc l'étape tous les trois, alors que le Valais est devenu Wallis, et que les indications sont maintenant portées en allemand. A l'entrée de Brig, comme convenu, la Renault et Nadine sont là. Nadine a bien travaillé, elle nous a déjà trouvé un hôtel.

Sur la terrasse, nous dégustons une bière, satisfaits de notre journée. La plus longue étape est effacée, mais sans doute aussi la plus facile, car regardez un peu à droite ce qui nous attend comme petit déjeuner demain matin, le Simplon, tout simplement, le premier "2000" du raid.

Brig à neuf heures du soir, un dimanche de juillet. Animation tranquille sur une placette coquette, où officie un homme-orchestre infatigable à tête d'androgyne. Jean-Pierre et moi, nous buvons un verre avant d'aller nous coucher. Et le syndrome du voyageur de passage me torture à nouveau. Jean-Pierre me confie que lui, il n'a jamais de nostalgie. D'ailleurs il n'aime pas revenir dans les endroits où il est déjà venu. Il vit avec le jour présent. Les souvenirs, la mémoire, ce n'est pas vraiment son truc.

Nous rentrons à l'hôtel, dix heures ont sonné et les montagnes s'empourprent. Victor dort déjà, son roman espagnol est posé sur la table de chevet, à côté d'un quignon de pain et d'une boîte de pâté.

§

Le ciel d'azur au-dessus de Brig, ce matin, pourrait inciter à la rêverie, pourtant le Simplon se dresse furieusement devant nous avec ses 2005 mètres d'altitude et ses 22 kilomètres d'ascension.

Soyons modestes, conseille Jean-Pierre, et nous passons sagement sur le petit plateau alors que Victor s'envole déjà, cent mètres devant. Nous avons choisi d'emprunter l'ancienne route, plutôt que la nouvelle, sorte d'autoroute dessinant de grands S dans la montagne. L'ancienne, sur la carte Michelin, présente un aspect plus sympathique avec ses lacets forestiers. Mais nous ne tardons pas à déchanter, et Jean-Pierre de grommeler :

« Ah! Ces Ponts-et-chaussées suisses, ils ne connaissent que le dix pour cent! »

Tant pis! Puisqu'il faut subir la pente, tâchons au moins de saisir quelques-unes de ces belles échappées sur la haute vallée du Rhône et les Alpes Bernoises. Nous rejoignons bientôt la route principale, où des poids-lourds vrombissent et nous frôlent. Victor, peut-être gagné par l'ennui, est revenu parmi nous. La prophétie de Jean-Pierre se réaliserait-elle? Nous marquons une halte sur le magnifique pont de béton qui nous fait passer sur l'autre versant. De quoi attraper le vertige! La pente devient plus aimable, et nous nous surprenons à deviser de choses et d'autres, sous l'emprise de l'euphorie. Les femmes, la politique, le football, presque tout y passe... La fin de l'ascension s'effectue à l'intérieur de galeries vitrées où nous entonnons des chants guerriers à la gloire du MUC¹, il pourrait pleuvoir, on serait au sec.

Une auberge au sommet, bien entendu, et une terrasse ensoleillée où une serveuse – jolie - nous sert des chocolats chauds crémeux.

Nadine nous a rejoints avec une collection de cartes postales. Emboîtant le pas de Victor, nous escaladons une petite butte où trône un aigle de pierre géant. Et là, le bonheur cyclotouriste m'envahit.

Plongeons maintenant vers l'Italie afin de nous réchauffer un peu. Cela dégringole vite, les villages défilent, enfin la douane et un petit toboggan jusqu'à un gros bourg dont le nom m'échappe, mais qui respire déjà l'Italie. Une cigale chante, et il y a même un petit palmier.

L'heure est venue de faire les courses. Victor va pouvoir tester ses fraîches connaissances en italien. Quelques tomates, quelques pêches, des sardines à l'huile, du pain et du fromage, plus le chocolat sur lequel je reste intransigeant, notre menu de midi ne variera guère au fil des étapes. Victor a beau savoir dire "prego" et "grazie", nous nous retrouvons avec des jetons de téléphone en guise de petite monnaie. Mais enfin, c'est la tradition ici...

Nous nous installons devant le monument aux morts et partageons silencieusement notre pitance. Il fait chaud, la cigale chante, une fille claire qui passe sur un vélo rouge nous jette un regard amusé où je crois voir de la pétillance. Ah! L'Italie!

Jean-Pierre anticipe sur la suite du programme.

« C'est gagné! Il ne reste que deux petites bosses souples. »

¹ Montpellier Université Club

Gagné? Pas sûr! La chaleur me touche, et puis j'ai mal aux jambes depuis la descente du Simplon. On ne s'adapte pas aussi vite à l'altitude. De plus, l'appétit fait défaut, Victor se voit obligé de finir mon pain qui me reste en travers du gosier.

δ

Et c'est reparti sous le cagnard. L'air manque, nous traversons maintenant des villages endormis où plane une atmosphère de désordre.

La montée vers Druogno s'amorce entre des parois rocheuses qui concentrent la chaleur. Victor a disparu dans un virage, quant à moi cela ne va pas. Les jambes sont lourdes, je respire mal, et cette route large, bordée de glissières, pentue, me déplaît profondément. Je fais part à Jean-Pierre de ma souffrance naissante et de mon désir imminent d'abandonner. Jean-Pierre me réconforte de quelques bons mots et prend le relais, imprime un train modeste que j'ai malgré tout du mal à suivre. C'est la castagne totale et imprévue, un col à moins de mille mètres, je vous jure !

Pourtant le sommet sera atteint. Il suffit d'être un peu patient, et de mettre la petite va-tesse. Victor l'indestructible lui aussi est patient. Il nous attend, sur la terrasse de Santa Maria Maggiore où souffle une brise régénérante. Nos premiers "espressos", blottis au fond de la tasse, nous redonnent des forces pour passer le dernier petit col, presque symbolique, ombragé.

Une descente magique nous entraînera jusqu'aux rives paradisiaques du Lac Majeur. Petites routes zigzagantes dans la montagne, verdoyantes, sauvages, traversant des villages de pierre haut perchés où nous croyons apercevoir des Don Camillo en soutane, et où soudain la chaussée se dérobe...

§

Le lac Majeur atteint, Victor nous fausse à nouveau compagnie et file vers la Suisse. Jean-Pierre et moi, nous glissons sur la route en corniche, saisis par la beauté et la luxuriance des lieux.

Toutes ces villas, ces jardins, ces pontons où bronzent des belles... Au bout du lac, Ascona nous attend et je me prend à rêver d'un palace...

- « C'est friqué, ici. » opine Jean-Pierre avec des sifflements admiratifs.

Nadine est bien là, souriante derrière ses lunettes noires, comme convenu à l'entrée d'Ascona. Il nous reste à trouver notre palace, n'en déplaise à Victor, amateur de camping et de bivouac.

Ascona est en fête. Le soir, des groupes de jazz s'ébrouent face aux terrasses le long du lac. Comme tous ces estivants hilares et détendus, nous arborons l'autocollant jaune citron signe du festival, nous déambulons avec des allures tropéziennes. Un peu grisé par la bière, je me sens soudain loin, très loin de notre raid, des cols passés et à venir. Il y a toute cette musique, ces lampions, ce lac Majeur qui scintille dans la nuit, ces pergolas, cette jeune barmaid au regard perle et au tablier façon dentelle.

- « Et si nous n'éteignions pas la lumière à dix heures, Victor ? »

δ

Ce matin, la moue de Jean-Pierre devant ses tartines et son café fumant ne me dit rien qui vaille.

- « J'ai bien peur qu'on ne passe pas à travers. »

A travers la pluie, bien sûr. Car cette nuit l'orage a éclaté et un ciel tout gris s'attarde sur Ascona. Victor a beau affirmer qu'il s'agit une fois de plus d'un ciel de traîne et que cela va s'arranger, je n'ai guère confiance et je grelotte déjà.

- « Emportons des petits pots de miel et de confiture, suggère Victor, au prix auquel on a payé ce palace il faut faire des économies. »

Nous partons donc d'une pédalée craintive sur la chaussée mouillée. Dans les faubourgs encore endormis de la luxueuse Locarno, Victor fidèle à sa règle prend un peu d'avance. Le menu de la journée est copieux, deux "respectables" à plus de 2000 nous tendent les bras, le San Bernardino et le Splügen.

Le train est rapide jusqu'à Bellinzona, par de larges routes traversant des paysages presque méridionaux où poussent la vigne et les vergers. A Bellinzona, il y a un peu d'énervement dans l'air.

On cherche la route du San Bernardino et au fond de la vallée, le ciel menace de plus- en plus. Jean-Pierre bougonne.

- « Peut-être qu'on passera à travers. »

Nous voici maintenant dans le canton des Grisons. Il faudra bientôt parler romanche, ou ladin. Des fermes typiques bordent la route, des granges plutôt, de pierre et de bois, toute grises.

Mais peu m'importent les fermes et les granges, car une première goutte vient de maculer mon sac de guidon. Jean-Pierre dit "merde", et je sens notre angoisse monter d'un cran.

Nous nous, arrêtons dans un joli petit village en pente, avant d'attaquer le col proprement dit. Un bon gâteau, un grand chocolat chaud, il s'agit de prendre des forces. A Jean-Pierre, qui leur demande dans un français italianisé si le temps va se lever, les villageois esquissent une grimace, puis retournent à leur partie de cartes.

Et nous voilà repartis dans la grisaille. L'attaque du col est sèche, neuf-dix pour cent, je n'avance plus, c'est normal ma roue arrière coince. Jean-Pierre, qui est un frère, diagnostique le mal et recentre la roue. Nous continuons mais cinq cent mètres plus loin tout est à refaire. Jean-Pierre officie à nouveau. Heureusement que la pluie nous accorde un sursis, sinon ce serait l'énervement et l'abandon. Pendant ce temps Victor a pris quelques kilomètres d'avance. Nous l'apercevons, au détour d'une large courbe dans la montagne. Parallèlement à notre petite route une large autoroute grimpe tout droit à l'assaut du San Bernardino. Ah! Ces Suisses, ils savent construire! Nous nous encourageons mutuellement, Jean-Pierre et moi, la pente est plus souple et peut-être qu'effectivement nous passerons à travers. Une courte descente sur le village de San Bernardino nous frigorifie. Victor, qui nous attend devant un bistrot fermé, nous incite à repartir tout de suite jusqu'au sommet.

Comme il doit être somptueux, le décor pastoral du San Bernardino sous l'azur, mais aujourd'hui c'est la grisaille, et maintenant la purée de pois. Quelques voitures surgissent du néant, sur le bord on dirait un lac, des rochers couverts de mousse. On arrive au col sans s'en apercevoir.

Vite se couvrir et plonger vers des altitudes plus tempérées.

C'est vrai que nous ne sommes pas en avance, par dessus le marché.

Au village de Splügen, la pluie longtemps suspendue tombe enfin en fortes averses. Nous nous abritons sous l'auvent d'une épicerie où je vais acheter un peu de chocolat et quelques brioches. Le moral sombre. Nous trouvons refuge à l'intérieur d'une petite auberge confortable où cela sent bon le café chaud. Par la fenêtre, nous contemplons le déluge et l'horrible montagne noire qui nous attend.

- « Allez, on y va. » décrète Victor et sa silhouette à la Bahamontes se déploie.

Abrités tant bien que mal sous nos lourdes capes, nous grimpons le Splügenpass. Des rampes sévères, sans plus, des lacets où l'on souffle, je me sens bien malgré la pluie qui n'est pas trop drue.

Jean-Pierre va moins bien.

- « Ça nous use, cette putain de pluie et ce froid! »

Victor nous fait signe, quelques lacets plus haut. Quelle bestiasse, tonne Jean-Pierre, et nous atteignons à notre tour ce sommet aujourd'hui si inhospitalier. Victor a déjà plongé vers Chiavenna, terme de l'étape.

Un abri de pierre est le bienvenu, nous nous y installons, grelottants et violacés, avec nos chers vélos tout ruisselants.

Nous partageons quelques figues, quelques morceaux de sucre, qui ont du mal à passer. Et maintenant, l'angoisse d'une descente glacée. Nous enfilons pull-overs, feuilles de journal, coupevent et capes, sera-ce suffisant ? Et moi qui ai négligé d'emmener mes gants d'hiver...

Nous affrontons l'enfer sans tarder. Plusieurs lacets, d'abord, où l'eau s'écoule en emportant des cailloux et de la boue, puis une sorte de plateau longeant un lac au bord duquel sont bâtis, semble-t-il, quelques chalets désertés. Mais que puis-je vraiment apercevoir, à travers mes lunettes embuées ?

Et de nouveau la plongée, et pas la moindre éclaircie, plutôt la pluie qui s'intensifie. La peur m'étreint. Si on descend à quinze à l'heure, c'est un maximum. Des virages serrés, maintenant, puis des tunnels sombres où le revêtement nous fait sauter, au fil des hectomètres j'acquiers, la certitude que nous n'arriverons jamais à Chiavenna. Au prochain virage, notre compte est bon. Et ce froid, bon Dieu, ce froid! Oubliées les fêtes de Thonon et de Locarno, les jolies serveuses et tout le reste, il n'y a plus que cette interminable apocalypse où Jean-Pierre me précède de quelques mètres, et dont je m'efforce coûte que coûte de garder la trace. Si seulement il y avait des villages, mais rien, que cette pluie presque neige, et ces versants sombres terrifiants. Que me suis-je aventuré dans cette galère?

§

Vous dirai-je le bonheur qui m'a irradié lorsque nous avons débouché sur la place de Chiavenna, et que nous avons aperçu Nadine qui nous faisait signe? L'impression, au terme de cette descente dantesque et interminable, d'avoir échappé à une fatalité funeste, d'être en quelque sorte des miraculés.

Notre bonheur d'être là et bien vivant est facile à lire sur nos visages pourtant rougis et décomposés. Nos voix portent haut, nous nous communiquons notre excitation, tous les trois, et cette euphorie gagne bientôt Nadine qui nous tend du chocolat suisse pour nous réconforter. Merveilleuse Nadine qui nous a déjà trouvé un gîte. On se serrera à quatre, mais au moins on sera au chaud...

Oui, ce soir, dans ce restaurant presque désert mais cossu, nous avons le sentiment d'avoir mérité le bon dîner que l'on nous sert avec la manière. Engloutissant mes pâtes, je repasse dans ma tête les images fortes de cette terrible étape et je réfléchis une fois de plus à la dure condition du randonneur cyclotouriste, librement consentie. Puis mon regard se porte vers les montagnes environnantes qui ont failli nous ensevelir, et je fais partager ma félicité à mes amis : le ciel se dégage, demain il fera beau.

§

Non, il ne fait pas vraiment beau au départ de Chiavenna. Mais la mamma de l'hôtel, les mains sur les hanches, nous certifie que cela va se lever et je veux bien la croire. Cela ressemble pour de bon à un ciel de traîne, et puis ce ne pourra pas être pire qu'hier, on est blindé maintenant, peu importent la pluie et le blizzard...

Très vite, nous repassons la frontière suisse. En route pour la Haute Engadine et ses vallons opulents, les chalets et les palaces de Saint-Moritz ou de Pontresina. Il faut quand même se le

faire, ce Maloja. De longues lignes droites dans la forêt sombre, et un vent froid qui se mêle de la partie, vent contraire bien entendu.

Jean-Pierre a mal aux jambes, moi aussi. Victor je n'en sais rien, il est parti en éclaireur, dodelinant de plus belle. L'étape d'hier a marqué nos muscles, nous aurions peut-être besoin de récupérer un peu.

Au fur et à mesure que nous prenons de l'altitude, la vent se fait plus mordant, nous grelottons, malgré notre effort et le soleil qui perce entre deux nuages noirs. La route traverse un petit village cerné par la forêt et de hautes parois rocheuses, soudain riant sous l'éclaircie.

- « Laissons le filer, peste Jean-Pierre, arrêtons-nous cinq minutes et mangeons un morceau. Ce sont les vacances, merde ! »

Nous nous asseyons sur les marches du bureau de poste et partageons du pain et du fromage. Le soleil semble prendre le dessus, nous caresse délicatement le visage, oui on est mieux ici que dans le Splügen. Les yeux bleus de Jean-Pierre sourient.

- « On est sauvé. Il ne reste que deux kilomètres de faux-plat. »

Mais comment diable sait-il cela, l'animal ? Car en fait de faux-plat, nous voilà nous échinant dans des lacets monstrueux à 12 pour cent qui n'en finissent pas de zigzaguer parmi les sapins.

C'est beau, certes, mais "on en chie". Nous débouchons quand même sur le plateau de Saint-Moritz, et s'offre à nous la magnificence d'un cadre lacustre et pastoral, presque irréel dans l'azur retrouvé.

Nos estomacs ne tardent pas à crier famine. Silvaplana et son décor de conte de fées nous accueillent. Notre plan reste le même : trouver un bistrot, nous y attabler, sortir nos victuailles et consommer une bière pour ne pas courroucer l'aubergiste.

Malheureusement, il n'y a que des restau-rants à Silvaplana.

Allons-y au culot, tant pis! Merveilleux Suisses! Dans ce petit restaurant coquet que nous avons élu et où nous déballons sans vergogne notre pâté et nos tomates dégoulinantes, la blonde serveuse aux allures de Gretchen ne se départit pas de son sourire et nous apporte nos bières, et un strudel pour Nadine, quand même, histoire de se déculpabiliser.

Victor a le feu aux fesses. Il est vrai qu'il a décide de faire du supplément : le Julierpass, un "plus de 2000" aux environs de Silvaplana. Il avale son café et disparaît dans le vent froid.

Nous grommelons, Jean-Pierre et moi.

- « Il finira bien par être à la clé. »

Et nous voilà de nouveau sur la route, émerveillés, émoustillés par la beauté des lieux. Saint-Moritz, Pontresina, imaginez un peu ces lacs aux eaux argentées, ces immenses chalets et ces somptueux hôtels tout en encorbellements et en terrasses fleuries. Une fois milliardaires, nous effectuerons à nouveau le raid et ferons étape à Saint-Moritz, où, vous l'avez deviné, l'on nous dorlottera.

En attendant ces jours pas forcément meilleurs, le Bernina, prochain col à 2323 mètres d'altitude, attend notre passage. C'est un col fort aimable, idéal pour faire la digestion. Une pente souple, des sapins, un soleil tiède et un petit train rouge qui nous accompagne, rempli de touristes joyeux.

Au sommet du Bernina, nous buvons un cappucino, les jambes étendues sur la terrasse, face à des cimes pures et enneigées.

- « C'est beau! » soupire Jean-Pierre, et à ce moment nous ressentons tous les deux le bonheur total de notre aventure. Nous souhaitons à tous les cyclotouristes de venir s'asseoir un jour sur la terrasse ensoleillée du Bemina.

Avant de plonger sur Livigno, but de l'étape, il nous reste à franchir le Forcola di Livigno, autre respectable planté dans un décor sauvage d'alpage et de rocaille. L'effort est soutenu, mais cela sent l'écurie. Nadine nous attend au sommet avec l'appareil photo et le chocolat suisse. Un douanier italien aussi, qui s'intéresse à nos machines et auquel je m'empresse de montrer le profil du raid. Admiratif, il nous indique un bon hôtel à Livigno où nous pourrons nous recommander de lui, dès que cette bestiasse de Victor nous aura rejoints après son Julierpass.

Le douanier n'a pas menti. L'bôtel est douillet et l'on y mange bien. De nombreux jeunes sportifs y sont en stage d'oxygénation, mais j'ai l'impression qu'ils s'occupent davantage de la soubrette niaise mais gironde que de leur entraînement.

Dehors, un vent frais couche les herbes et les montagnes se découpent dans le soir mauve. Un frisson de crainte et de bonheur me parcourt. C'est demain l'étape du Stelvio.

§

Il y a des matins, pourtant, où l'on aimerait bien rester dans le lit douillet et laisser le vélo au garage. Ce matin par exemple, à Livigno. Victor a déjà ouvert la fenêtre, enfilé son cuissard et son maillot, prêt à affronter l'air vif du Gavia. Car aujourd'hui il a décidé de frapper fort. Non content d'escalader le Stelvio, faîte de la randonnée avec ses 2757 mètres, il partira une demi-heure avant nous afin de dompter le Gavia, autre monstre de plus de 2600 mètres où jadis Anquetil plia dans le Giro. Pas moins de 52 kilomètres de supplément qui nous restent en travers de la gorge, à Jean-Pierre et à moi. Quelle bestiasse!

Je contemple le phénomène prêt à en découdre. Nous partageons la chambre depuis cinq jours, mais que savons-nous l'un de l'autre ?

Que savent les êtres de leurs semblables? Notre conversation est ténue, se limitant à quelques impressions échangées à propos des cols, des paysages, des villages traversés. Il y a, me semble-t-il, un voile de timidité entre nous, ou alors, peut-être, une opposition d'éthique malgré cette passion commune qui nous fait gravir les montagnes. Le personnage garde son mystère, plongé dans la lecture de cet étrange roman espagnol. Et Nadine, avec sa clairvoyance de femme, a sans doute raison. Ce Victor, c'est un grand timide.

Laissons le donc partir, Jean-Pierre, une fois de plus. Contentons-nous du seul Stelvio, monument parmi les monuments, point d'orgue du raid avec les Trois-Cimes du Lavaredo.

Je passe sur les deux premières ascensions de la journée, Eira et Foscagno, menées tambour battant dans la féerie de la lumière matinale. Alpages sereins, rares chalets et troupeaux épars, ça et là le tintement étouffé d'une cloche. Le ravissement des yeux et de l'âme, même si nous pensons déjà au Stelvio. Est-il à droite, ou à gauche, ou va-t-il surgir droit devant nous, ce monstre?

Halte technique à Valdidentro. Le temps de charger le pain, les tomates et le fromage, de boire un cappuccino. Le ciel semble se couvrir, aïe, aïe, aïe...

Nous continuons notre plongée sur Bormio, gros bourg de vallée où l'on choisit la route du Stelvio ou celle du Gavia. La Renault ne tarde pas à nous dépasser, mais ne voilà-t-elle pas qu'elle s'arrête sur le bas-côté.

- « Elle ne répond plus. » grimace Nadine.
- « Comment ça? » gronde Jean-Pierre.

Nadine avoue s'être aventurée sur un chemin caillouteux, afin d'admirer un lac. L'explication est peut-être là. La voiture a sans doute un peu chauffé. Mais Jean-Pierre veut en avoir le cœur

net. Il me confie son vélo et s'installe au volant, roule cent mètres sur la route du Stelvio et fait demi-tour. Il a la masque.

- « Elle ne répond plus. »

La sentence est brutale et nous plonge dans la perplexité. Peut-être Nadine trouvera-t-elle un mécanicien à Bormio ?

§

Nous attaquons cependant la montée. Une route filant droit, pas trop pentue, à travers des gorges rocailleuses puis des versants arides. Mais le coeur n'y est pas, l'inquiétude ronge, je sens Jean-Pierre préoccupé. Des dizaines de scenari se bousculent dans nos têtes. Si la voiture est immobilisée, comment nous organiserons-nous ?

N'y pensons pas, dis-je, grimpons, je suis sûr que bientôt on verra arriver Nadine klaxonnant comme une folle...

Le pourcentage reste aimable, des lacets s'enroulent au dessus de nos têtes, qui nous combleraient de joie si nous étions sereins. Des galeries, des tunnels où l'eau ruisselle et où l'on a l'impression d'évoluer dans le vide. Au fond, ce Stelvio, on en faisait un monde...

Nous choisissons de nous arrêter à mi-col pour casser la croûte. Près de cette cabane là-bas, désigne Jean-Pierre du doigt, comme ça on aura un beau point de vue sur la vallée et on verra arriver Nadine de loin. Car maintenant nous sommes certains qu'elle arrivera...

Silencieux, nous nous installons dans la pierraille. Le soleil flirte avec les nuages, il fait un peu frais. Je m'empêtre les doigts avec le fromage, Jean-Pierre, pensif, découpe les tomates.

- « Elle ne devrait pas tarder, maintenant. »
- « Oui.... » dis-je d'une voix qui se veut optimiste.

Et à notre grand soulagement nous apercevons enfin la Renault grise qui scintille tout en bas, au sortir d'une galerie.

Nadine est tout aussi excitée que nous, bien entendu, et pour fêter cela nous partageons une tablette de chocolat.

Fausse alerte, la route de Trieste reste ouverte.

Nous repartons de plus belle, Jean-Pierre et moi, de lacets en lacets alors que la pente se durcit. Mais bientôt nous débouchons dans un décor pastoral innondé de soleil et la route s'aplanit à nouveau. Le bonheur nous irradie. Y avait-il de quoi en faire une montagne, de ce Stelvio ? La prudence reste de mise, cependant, car les derniers kilomètres sont annoncés comme sévères.

Au poste de douane, dont je m'explique mal la présence, nous recueillons le traditionnel coup de tampon et commentons la défaite de l'Italie au Mondiale, puis nous nous élançons vers le sommet, désormais visible avec son amoncellement de chalets et de boutiques.

Excité par la lumière, l'altitude, le bon air et la voiture réparée de Nadine, j'appuie plus fort sur les pédales et je me laisse aspirer par les lacets, peu m'importent les dix ou les douze pour cent.

Nadine nous attend parmi la joyeuse animation du sommet, cerné par les névés et la rocaille. De l'autre côté, 48 lacets étroits se déroulent vertigineusement jusqu'à la vallée. Nous nous attablons le temps d'écrire quelques cartes postales, d'avaler un chocolat chaud, et d'engloutir un hot-dog fumant. Une pensée pour Victor, qui doit s'échiner dans le Gavia.

- « Il ne rentrera pas tôt, ce soir. » remarque Jean-Pierre.
- « Avec lui, tu sais. »

Et s'il surgissait, soudain, sous la pancarte du sommet ? Serions-nous vraiment étonnés ?

ξ

La glissade promise s'offre maintenant à nous. Sur le papier, quatre-vingt kilomètres où l'on ne fait que perdre du dénivelé jusqu'à Lana. Sur le terrain il en est bien autrement. Les virages ne sont pas commodes à négocier. Trop serrés, et de plus le revêtement n'est pas excellent. Certes on perd vite de l'altitude, mais pas question de rouler à 70 kilomètres-heure, ce qui fait rugir Jean-Pierre :

- « Ça vaut rien, cette descente! Maintenant on va se taper la vallée avec le vent contraire. »

Je crois que le Stelvio a un peu déçu Jean-Pierre, qui est exigeant en matière de grands cols. Il attendait autre chose du Stelvio. Une pente plus âpre, un sommet plus sauvage et plus dégagé, une descente plus roulante, et plus équilibrée. Et c'est vrai que l'on peine dans cette maudite vallée avec cet air moite dans le nez, ces automobiles qui vrombissent sur nos flancs.

Les villages se succèdent, affichant leurs noms en allemand et en italien, car désormais nous sommes dans le Haut Adige qui fut autrichien jusqu'en 1918. Interminable et stupide route où les panneaux "Merano-Meran" abondent mais n'indiquent aucun kilométrage. Je perds patience, ce qui fait rire Jean-Pierre. Il me certifie qu'il vient d'apercevoir le panneau "15 km". Menteur, va!

Nous n'arrivons pas en avance dans la charmante station de Lana, qui a des allures de ville d'eaux. Pour ajouter à notre énervement, Nadine nous informe que l'hôtel qui devait nous héberger est fermé. « Merde! » dit Jean-Pierre, mais d'un coup de pédales il nous a déjà trouvé une pension chez l'habitant, deux chambres proprettes avec balcon et piscine bleu azur dans laquelle Nadine s'empresse de piquer une tête, au comble du ravissement.

§

Victor a dû arriver une grosse heure après nous. Il a les traits creusés, les yeux rouges et le timbre de voix saccadé. Pas de doute le Gavia, s'il l'a émerveillé, l'a aussi marqué physiquement. Un signe qui ne trompe pas et ne manque pas de nous étonner : alors que nous nous apprêtons à partir à pied au restaurant, distant de cinq cent mètres, Victor exige que l'on s'y rende en voiture.

Idéalement installés sous les platanes, dans une fraîcheur revivifiante, nous commentons cette belle étape et le moral des troupes, qui reste radieux malgré les péripéties. L'on nous sert d'immenses pizzas, d'énormes plats de spaghettis fumants où se répandent la sauce tomate et le parmesan.

Ecoutez le chant goulu de notre mastication effrénée.

§

Lana-Ortisei se présente comme une étape de transition. Point de "légendaire", aujourd'hui, à plus de 2000 mètres, mais aussi transition géographique. D'un massif l'autre, nous quittons les Alpes Rhétiques et l'Ortles pour pénétrer dans la féerie des Dolomites.

Il s'agit de donner du relief à cette étape qui en manque peut-être. Par exemple en roulant plus sportivement, et qui sait donner le compte à Victor pour lui faire payer le Gavia. Donner le compte à Victor, c'est un vieux rêve qui agite souvent le sommeil de nombreux sociétaires du MUC, bien vite ramenés à la réalité lors de la sortie dominicale.

Il faut attaquer d'entrée, dès la sortie de la salle de bains, dirait un chroniqueur cycliste. Le col de Palade s'élève pendant dix-sept kilomètres à partir de Lana. Sa pente est régulière, d'une difficulté honnête, son décor forestier évoque l'Aigoual plutôt que les Alpes.

Victor n'est pas au mieux, c'est un fait, puisqu'il roule avec nous. Au débouché d'un tunnel humide, il y a quelques paisibles chalets, un pré où paissent quelques vaches, et soudain cette

impulsion profonde et irrésistible qui me pousse à appuyer plus fort sur les pédales. Allez donc refaire les cyclotouristes...

Victor n'a pas suivi mais je n'ose pas me retourner, de peur d'apercevoir la silhouette dodelinante fondant sur moi. Je continue sur le grand braquet, l'endroit est tranquille, il fait bon.

Au bout d'un moment j'ai le sentiment d'être seul et d'être bien, efficace dans ma pédalée. Les kilomètres défilent, Victor, je le crois de plus en plus, ne reviendra pas.

Victor n'est pas revenu. Au sommet, j'enfile mon coupe-vent, je remplis ma gourde à la fontaine tout en déchiffrant la plaque d'un monument mystérieux. Victor arrive enfin - il m'explique qu'il a pris sur la route plusieurs clichés fantastiques - suivi bientôt par Jean-Pierre grelottant comme chaque fois que la température est inférieure à vingt degrés.

J'essaie de dissimuler ma joie d'avoir donné le compte à Victor.

§

Après une courte et belle descente, nous buvons le cappuccino à Fondo, accompagné d'un excellent gâteau aux pommes. Victor, peut-être un peu vexé mais je ne puis l'affirmer, vient de découvrir sur la carte une variante, le Monte Penegal, sorte d'émetteur imbécile dominant la vallée au bout d'une rampe à quinze pour cent. Nous le laissons filer, Jean-Pierre et moi, et nous glissons sous les mélèzes.

Au Mendola, de fraîches employées de l'office de tourisme se mettent en quatre pour apposer sur notre feuille de route le coup de tampon requis. Et la descente nous aspire. Sur la terrasse ensoleillée d'Appiano, nous sirotons une bière et avalons quelques sardines à l'huile.

Le sentiment d'être bien, en forme, en vacances pour toujours.

Bolzano nous apparaît calme et moderne, nous la traversons vite et au passage nous récupérons Victor qui léchait dans un bouge l'ultime goutte de son espresso. A nous les Dolomites. De grands panneaux annoncent "Bolzano, Porte des Dolomites". Je ressens soudain une hâte presque enfantine. Je voudrais déjà y être, entouré de ces sommets et de ces à-pic que nous avons tous admirés dans les livres.

8

Un peu de patience. Encore quelques kilomètres dans cette vallée moite et encombrée, puis on prendra à droite, direction Siusi.

Passé le croisement fatidique, nous ne tardons pas à être saisi par la beauté magique des lieux. Juste devant nous se dresse notre première paroi dolomitienne. Comme dans les livres. Vertigineuse, à la fois grise et rosée, presque éblouissante sous le ciel de cumulus. Si présente, si fière avec ces villages de conte de fées à ses pieds où pointent les clochers à bulbe. Avec Jean-Pierre, je susurre le bonheur de pédaler parmi ces paysages de grande sérénité, de respirer cet air frais et limpide. Peu nous importe la pente parfois sévère, nous avons adopté le braquet touristique. Et même Victor a ralenti la cadence. Il s'arrête, photographie, repart et s'arrête à nouveau... La douceur d'un après-midi de juillet, avec le frisson des grands mélèzes, loin de tout, ivres d'un rien.

A Siusi, sur un banc à l'ombre des marronniers, nous consommons silencieusement nos dernières provisions. Un cycliste passe, vêtu d'un costume bariolé. Aurons-nous la chance, dans les Dolomites, d'en rencontrer davantage que jusqu'à présent ? Mais non, pas pour se tirer la bour-re...

Il nous reste une poignée de kilomètres verdoyants et assez raides, puis la courte plongée sur Ortisei, première station du Val Gardena où nous avons prévu de faire halte ce soir.

Nadine nous attend à la terrasse d'un café. Elle aussi a succombé à l'harmonie et à la pureté du décor, si bien qu'elle a négligé de nous chercher un gîte. Ce n'est pas grave. A Ortisei, les touristes pullulent et les pensions abondent. Celle-çi, par exemple, qui domine le village. Une vieille dame nous y accueille, d'abord chiche et méfiante, puis vite chaleureuse et serviable.

Alors que la nuit enveloppe peu à peu les Dolomites, nous nous surprenons à savourer d'énormes banana split dans une brasserie cossue.

J'y lorgne des filles chics assises au comptoir et sirotant, avec des rires étouffés, des alcools forts.

Loin, très loin de tout.

§

J'en viens maintenant à l'apothéose de notre aventure. Longtemps ma mémoire sera imprégnée de ces heures éblouissantes passées sur la grande route des Dolomites, en ce beau weekend de juillet.

Aurons-nous encore le bonheur, dans notre vie itinérante de cyclotouriste, de frôler l'Absolu comme nous le frôlâmes du côté du Pordoi, de Cortina ou de Longères ? Rencontrerons-nous une autre Manuella, la petite fée de Selva, princesse fragile de ces montagnes ?

Cela je suis loin d'en être certain.

Mais avant d'atteindre Selva, et la clarté apaisante de Manuella, revenons à Ortisei, samedi matin.

Nous avons quitté notre pension et la vieille dame de plus en plus affable, repus d'un petit déjeuner royal. L'air est vif et limpide, une journée forte, exceptionnelle, nous est promise.

Pourtant Jean-Pierre a l'oeil sombre. Il y a des jours, comme ça, où l'on se sent un peu énervé sans vraiment de raison particulière. Est-ce le froid matinal sur ses bras frileux, les jambes dures après tous ces jours d'efforts, le Victor dodelinant qui va faire ses variantes malgré son pédalier clinquebalant? Je ne sais pas mais je me dis que bientôt Jean-Pierre rayonnera de nouveau, et que sa voix forte claquera dans l'alpage.

Nous nous laissons happer par la luxuriance du Val Gardena.

De chalets opulents en auberges fleuries, de torrents argentés en forêts frissonnantes, nos yeux s'écarquillent. Et puis, tous ces gens en vacances, souriants, toniques, prêts à s'adonner à la montagne en cuissard fluo ou en costume tyrolien. Oui, aujourd'hui, nous ne serons pas seuls sur la route.

Voilà d'ailleurs les premiers virages du Sella où des cyclistes bariolés se déhanchent. Dix kilomètres plus loin, les parois nues et orangées qui encadrent le sommet. Jean-Pierre m'exhorte à "y aller", je réponds non, sans conviction et cédant bientôt à l'euphorie.

Dans un lacet, je dépasse un cycliste à lunettes monté sur un beau vélo tout campagnolo. Et je fonce, je me sens bien, propulsé par l'émerveillement. En peu de temps j'ai rejoint l'animation traditionnelle des sommets des grands cols, qu'ils soient français, suisses ou italiens. Nadine, souriante derrière ses lunettes de soleil, nous accueille. Jean-Pierre s'est trouvé un compagnon de route, un Italien auquel il s'efforce de parler dans un français aux terminaisons italianisées. Face au soleil et aux parois orangées, nous partageons quelques biscuits et avalons un cappuccino. Le cycliste à lunettes a sympathisé avec nous, il joue les guides. D'une belle voix posée et un peu rauque, à l'italienne, il nous raconte les Dolomites qu'il semble bien connaître, lui le Florentin.

D'ailleurs nous décidons de rouler ensemble. Dans la courte descente avant l'attaque du Pordoi, nous nous arrêtons. Le Florentin nous désigne tout en haut des escaladeurs qui affrontent

une paroi abrupte et vertigineuse. Quelques sapins, quelques mélèzes plus bas, nous bifurquons vers le Pordoi, autre légendaire du Tour d'Italie.

Ascension aisée, de concert tous les trois, parmi de nombreux autres cyclistes amoureux de ces montagnes presque irréelles. Et alors qu'au sommet nous nous apprêtons à enfiler nos coupevent, Victor surgit, jette son vélo à terre, et s'en va gravir une butte qui jouxte le col.

- « Venez par ici, glapit-il, il y a une vue magnifique sur les glaciers. »

Après avoir grommelé, pour la forme, nous le rejoignons sur sa butte et admirons le glacier. Hier soir, dans son lit, il a dû étudier la carte... Rien n'échappe à Victor. Il connaît d'avance les pays que nous allons traverser, il sait ce que nous ne devons pas manquer de voir et d'apprécier.

§

Notre séjour au Paradis se poursuit. Descente de rêve sur des vallées lumineuses et verdoyantes, passage presque insensible du Campolongo - ah que nous sommes bien entraînés! - et toujours ces routes parfaitement lisses aux courbes harmonieuses.

Il est midi à La Villa, et il nous faut manger. Si l'on dérogeait à la règle, si l'on s'offrait une bonne omelette avec des pommes de terre et du fromage? Mais la carte des restaurants nous fait un peu grimacer, et pas seulement Victor. Nous nous contentons d'une assiette de spaghettis bas de gamme sur une terrasse ensoleillée, servie prestement afin de ne pas enfiévrer Jean-Pierre qui redoute les trop longues haltes de midi.

- « Ça vaut rien le restaurant à midi!»

En guise de dessert, les presque vingt kilomètres de montée au Valparola, à 2192 mètres d'altitude. Ce col se trouve un peu à l'écart de la grande route des Dolomites, nous y apprécions ce côté plus intimiste, bien que la pente soit âpre et que de grosses gouttes perlent sur nos tempes. Victor s'est envolé, vous étonnerai-je, et Jean-Pierre roule paisiblement, régulier et merveilleusement souple. Les kilomètres me semblent défiler lentement, et à chaque lacet j'espère en vain "voir le ciel", comme dit Jean-Pierre lorsque nous nous rapprochons des sommets. Un bon moment plus tard, outre le ciel, c'est la silhouette arachnéenne et minuscule de Victor que j'aperçois accrochée à une paroi grise et escarpée. Il me crie "Allez le MUC", je ne réponds rien car j'en découds avec le dernier kilomètre, un douze pour cent bien compté.

Regroupés au sommet, au pied d'à-pic impressionnants alors que les reliefs de la Marmolada étincellent là-bas sous le soleil, nous échangeons brièvement quelques bribes enthousiastes sur l'étape somptueuse que nous sommes en train de vivre. Mais que dire, face à une telle magnificence? Et puis regardez un peu nos traits creusés et nos yeux rougis et cernés. C'est beau, mais c'est aussi difficile. L'heure du repos a sonné. Selva di Cadore, tout en bas, étale ses pâturages et éparpille ses chalets bichonnés. Ne faisons plus attendre Manuella.

§

Il faut maintenant que je me souvienne de la magie de ce samedi après-midi, à Selva di Gadore. A quoi tient la magie d'un lieu ou d'un moment ? A peu de chose, finalement. Presque rien.

Selva nous apparaît déserte, apaisante, enveloppée d'une torpeur indéfinissable. Une rue montante, une église claire, une placette fleurie et un bistrot où sont attablés quelques vieux et où l'on vend des cartes postales aux couleurs un peu fanées.

Dès qu'elle est entrée dans le hall de la pension, j'ai dû éprouver un peu la même sensation que celle que l'on éprouve à dix-huit ou vingt ans, lorsqu'une fille aimante votre regard. Une sorte de frisson, l'impression que tout s'effondre autour de soi, dans un mouvement ralenti comme au cinéma, et il ne reste qu'elle et vous. Nous étions en grande conversation avec la mère, une petite rousse souriante, Victor traduisant, s'informant des prix, Jean-Pierre plaisantant et Nadine de-

mandant s'il y avait une piscine où plonger, lorsqu'elle est entrée et que sa douceur nous a immédiatement irradiés.

Je l'ai suivie afin qu'elle me montre les chambres. A quoi tient la magie d'un être ? Alors qu'elle ouvre les volets et qu'un paysage de soleil, de montagnes et de prairies s'offre à nos yeux, je découvre ses manières délicates et un peu gauches, j'écoute sa voix empreinte de timidité, je voudrais être le rayon de soleil qui court parmi ses mèches blondes et vient lécher sa tempe claire. Manuella, de Selva di Gadore. Vingt-six ans depuis une semaine, le Temps s'est arrêté...

§

Le soir ensevelit la vallée et nous cheminons sur un sentier escarpé, bordé d'arbres. Victor marche devant, une bourse de plastique à la main remplie de je ne sais quoi. Des échantillons de plantes, peut-être, ou des cartes routières, ou des boîtes de pâté. Quelle bestiasse! Il a revêtu sa tenue de sortie, le pantalon de tergal bleu et la chemisette écossaise. Aura-t-il terminé son roman espagnol, d'ici Trieste?

Je ne puis pourtant m'empêcher de penser à Manuella. Là-bas, dans le village, des lumières s'allument peu à peu aux fenêtres des chalets... Jean-Pierre essaie de me convaincre, mais au fond je suis presque convaincu. Peu m'importent le Giau monumental et les Trois Cimes légendaires, pour moi Thonon-Trieste s'achève ici. Ce sera Thonon-Selva.

Dans cette petite église au clocher pointu on célébrera bientôt mon mariage avec Manuella. L'année prochaine, lorsque les copains du club me rendront visite, je serai derrière le comptoir de la pension et mon ventre se sera un peu arrondi. Je grimperai moins vite les cols mais je puis vous assurer que tous mes amis seront royalement hébergés et que Manuella leur servira des repas fantastiques arrosés de vins délicats, à faire oublier les pires pourcentages.

§

Est-ce bien raisonnable, mon cher Jean-Pierre, de quitter Selva di Cadore en cette matinée diaphane qui frémit au petit vent de juillet ? N'est-ce pas plutôt l'heure de s'adonner à la grasse matinée, de se faire beurrer les tartines par notre toute douce Manuella, avant de partir en piquenique dans la montagne ? C'est di-manche, que diable !

Regarde moi ce zouave de Victor ? Il a réussi, à dénicher sur la carte un chemin à peine goudronné, qui allongera et durcira la redoutable montée du Giau. Laissons partir cet être d'un autre monde et retardons l'instant cruel où nous enfourcherons nos bicyclettes, où le frais minois de Manuella ne sera plus qu'un souvenir de vacances, j'allais dire de vacances d'adolescent. Impitoyable, terrible, inhumaine condition du cyclotouriste ou du voyageur tout simplement, toujours en partance, traversant les lieux et les pays sans s'y fixer, croisant la vie des êtres un jour, un soir, une moitié de nuit, puis s'évanouissant à jamais absorbé par d'autres contrées ou de prochaines étapes.

Et nous voilà dans le Giau, haletant, suintant, nous arc-boutant. Le Giau, c'est très simple, dix kilomètres à dix pour cent sur fond d'alpages virginaux et de roches grisâtres alors que des nuages inquiétants roulent dans le ciel. J'entends la voix de Jean-Pierre tonner entre les falaises.

- « On a fait l'erreur de la journée, là. »

Il est vrai qu'il existe des départs plus souples permettant une meilleure digestion du café au lait ou du chocolat.

Afin de nous donner du courage et fidèles à la tradition du club, nous entonnons des chants guerriers qui résonnent dans les galeries et les tunnels que nous empruntons. Mais en fait de chant guerrier, le seul et unique refrain c'est "Manuella" et je me réjouis du timbre suave de Jean-Pierre, malgré l'effort.

Manuella, bellissima Manuella... Au fil des hectomètres je réalise que je m'éloigne de plus en plus de ses petites fesses rondes serties dans la jupette noire, et de son émouvante pâleur où pétillent des yeux mouillants et flottent des mèches claires. Il me suffirait, au fond, de faire demitour et de glisser.

Pourtant, n'est-elle pas superbe, l'étape du jour ? Courte, certes, trop courte au goût de Victor, à peine quatre-vingt kilomètres, mais pas loin de 3000 mètres de dénivelé et en point d'orgue la mythique ascension des Trois Cimes du Lavaredo. Le profil est sans ambiguïté. Passé le village de Misurina, les lacets qui mènent au refuge de Longères s'envolent à quatorze pomr cent pendant plusieurs kilomètres.

Chaque chose en son temps. Pour l'heure, le chalet du Giau est en vue et Jean-Pierre me confirme qu'il "voit le ciel", on est donc tiré d'affaire.

Depuis combien de minutes Victor perche-t-il sur sa butte à prendre des photo? A peine descendus de vélo, le froid nous saisit et nous incite à ne pas nous attarder. Direction Cortina d'Ampezzo, par une descente somptueuse, une de plus, alors que d'irréels rayons de soleil filtrent à travers les nuages.

§

Cortina laissé à son luxe et à sa foule bariolée, nous gravissons le Tre Croci, sorte de préambule à Longères dont nous avions peut-être négligé la rudesse sur le papier. Il faut que je me trouve des occupations, que je m'imprègne de l'air et des paysages, car la journée avance et la nostalgie perdure, j'ai la tête ailleurs, à Selva, alors que les jambes pédalent du côté de Cortina.

Une de mes occupations favorites reste de "donner le compte" à Victor. Le Tre Croci me semble idéal pour cela. Une montée pas trop longue et assez sèche, il faut y aller au culot, sans se retourner.

Victor a dû s'arrêter pour prendre des photos car il n'est plus dans la roue. A partir de ee moment tu ne réfléchis plus, tu fonces, tu cries gare aux nombreuses automobiles, mais n'oublie quand même pas de savourer la belle harmonie du décor, les sapins, les à-pic, les chalets, enfin les Dolomites... Victor franchit le sommet sans s'arrêter, je le regarde passer mais est-ce que je le vois vraiment?

Au fond, lui donner le compte n'a qu'un charme relatif. Surtout aujourd'hui.

§

Nous débouchons bientôt sur le plateau de Misurina, cadre grandiose où les Trois Cimes enfin offertes à notre regard émerveillé se mirent dans un petit lac aux eaux sereines et transparentes.

Au bord du lac, c'est la fête. Un accordéoniste joue, on fait griller du poisson et des convives joyeux se pressent autour des tables de bois. Enthousiasmée, Nadine se joint à eux et nous la voyons s'éloigner vers la berge en compagnie d'un Italien de rencontre.

Plus prosaïques, inquiets à cause de redoutable effort qui nous attend - n'est-ce pas le refuge de Longères qui scintille là-haut? - vers les Trois Cimes, nous nous installons à la terrasse d'un café et déballons les victuailles achetées par Nadine. Du jambon d'Aoste, fichtre! Et du Gorgonzo-la! Longères va s'aplanir devant nos roues!

Manuella, soudain, tiraille moins mon esprit et mes entrailles. L'imminence de cette confrontation infernale avec Longères, probablement. Je décide pourtant de lui dédier mon ascension, en priant le Ciel que je ne mette pied à terre.

Nous ne faisons pas long feu à Misurina. La dernière goutte de cappuccino avalée, nous voilà filant le long du lac ou la fête bat son plein, silencieux et pensifs. A la, sortie du village un panneau indique la direction du Refuge. Nous grimaçons.

A quoi pense le cycliste aux prises avec l'abominable mur de Longères ? Peut-être à Coppi, à Gaul, ou à Merckx qui ont dû briller ici et consolider des maillots roses. L'amateur de vélo se nourrit de la légende du sport cycliste. Un Ventoux, un Galibier, une Alpe d'Huez là-bas, ici un Stelvio, un Pordoi ou un "Trois Cimes", on ne se lasse pas vraiment de les affronter. Pense-t-il à la rudesse et à la sauvage symphonie de ce décor de pierraille et de haute montagne où trônent les parois impressionnantes du Lavaredo ? C'est possible, mais alors par intermittence, lorsque la pente consent un bref instant, à se faire moins démoniaque.

Je crois, pardonne-moi Manuella, qu'il pense surtout à la pente elle-même, à l'effort qu'elle lui demande, à la souffrance qu'elle lui procure. Il compte les hectomètres, les décamètres, il se dit "il ne doit en rester que trois" ou bien "tiens, là c'est plus souple", il se voit tout à coup poser pied à terre et injurier son cher vélo, mais non il est costaud, il résiste, il aperçoit le refuge au défaut du "ciel", il se dit "c'est gagné" et boit une gorgée en prenant soin de ne pas s'étouffer. Et il franchit la ligne fatidique sous l'oeil globuleux et incrédule des nombreux touristes qui ont acquitté une taxe pour monter ici en automobile.

Il est soudain heureux, très heureux, il contemple tout tremblant de fatigue et de froid le monstre qu'il vient de soumettre, ce monstre dont on lui parlait depuis si longtemps et dont les livres entretiennent la terrible légende.

Eh oui, mon cher Jean-Pierre, nous sommes bien arrivés à Longères, 2320 mètres d'altitude. Toi aussi tu trembles comme une feuille, allons vite boire un coca ou un café à l'intérieur du refuge, et quémander notre coup de tampon. De refuge, en fait, il n'en a que le nom. Je dirais plutôt une cafétéria d'altitude, où on peut déguster des spaghettis, des escalopes milanaises, toutes sortes de gâteaux, et acheter d'infinités de souvenirs.

Assis près de la vitre, nous récupérons de notre effort et admirons les Dolomites qui s'étendent à perte de vue de sommets en sommets. Si nous n'avons pas encore atteint le port, qui est Trieste, notre raid est parvenu à son apogée. Après Longères, il y aura bien quelques soubresauts, mais globalement nous ne ferons que décliner, que perdre des mètres par dizaines puis par centaines. Comme c'est triste! Lorgnons donc une dernière fois vers la Marmolada. Avant qu'elle ne se fige dans notre mémoire abasourdie, débordée, émerveillée et ennivrée. Et accueillons Victor avec le sourire, demandons lui des nouvelles du chemin de terre qu'il a parcouru en guise de bonus.

Menait-il vraiment à un lac, ce chemin?

δ

Que le lecteur me pardonne, mais je vais interrompre le récit plus ou moins détaillé de notre aventure. La messe n'est-elle pas dite à Longères? Si la solitude sylvestre du Ciampigotto ou l'âpreté presque méditerranéenne de Sezza peuvent émouvoir le cyclotouriste, l'essentiel de ce qui a fait que notre raid est beau s'éloigne maintenant derrière nous. Bientôt les fières crêtes dolomitiennes ne s'élanceront plus que vers le ciel pas toujours pur de notre souvenir. Et l'on pourra commencer à revivre dans sa tête l'apoclypse du Splügen, l'enchantement de Saint-Moritz ou de Pontresina, la lumière de Livigno ou de Foscagno, la hauteur du Stelvio, la trancendance du Pordoi ou le paroxysme de Longères.

Si bien qu'un sentiment de vide et d'hébétude va peu à peu nous envahir et nous accompagner jusqu'à Trieste.

A Tolmezzo, ville fantôme au débouché des vallées, nous faisons étape pour la dernière fois. Un dernier soir à partager la chambre avec Victor, dans cet immense hôtel au parfum de débâcle, un dernier soir à le sentir immobile et concentré, plongé dans la lecture de ce roman espagnol qui lui inspire peut-être une certaine philosophie de l'existence basée sur la célérité. Rapidité à pédaler, à grimper et dévaler des cols, à absorber des boîtes de pâté et ingurgiter des quignons de pain rassis, promptitude à se cultiver tous azimuts et à saisir la quintescence des lieux que nous traversons. A peine arrivés à Udine, alors que nous nous nourrissons de la science d'un sandwich au saucisson et de la dialectique du dernier sourire d'une Italienne, Victor a jeté son vélo à terre et photographie de monumentales colonnes sous toutes les coutures. De retour parmi nous il nous livre une synthèse critique de l'histoire, de l'économie et de l'architecture de cette ville. Nous hochons la tête, un peu honteux. C'est vrai que notre culture est plus terre à terre, Jean-Pierre et moi. Et heureusement que Nadine était là pour l'entretenir des peintres, des sculpteurs, des baptistères ou des clochetons.

§

Notre petit groupe, réuni pour la dernière fois devant d'immenses pizzas sous la fraîche tonnelle de Tolmezzo... Sur nos visages creusés et brunis, la sérénité, le bonheur d'avoir mené à bien ce raid incomparable, la nostalgie de toutes ces images, de toutes ces impressions recueillies en si peu de temps, finalement, mais qui font qu'on a le sentiment d'être parti depuis des mois, depuis toujours. L'hébétude et le vide, la crainte d'affronter à nouveau le quotidien.

Merci Nadine de ta brune et réconfortante présence. J'ai aimé ton sourire en haut des cols, ta voix pétillante et le chocolat suisse dont tu nous gratifiais en récompense de nos efforts démesurés.

Et toi, Jean-Pierre, heureux inspirateur de l'Aventure, je sais que ton regard bleu lorgne déjà vers d'autres cimes paradisiaques où nous sommes prêts à te suivre, en dépit des apocalypses, des pourcentages, et du ciel que parfois tu es seul à apercevoir.

Quant à toi, Victor, au fond je crois que j'aurais du mal à me passer de ton dodelinement accéléré. Et puis ton mystère demeure, il me faut le percer.

Dans notre Monde qui s'ennuie peut-être, j'ai le sentiment que les cyclotouristes échappent à la morosité et se repaissent de joies simples. Savoir que l'on peut aller au bout du monde à la seule force de ses mollets, quelle idée positive et exaltante! Quelle éternelle félicité!

Je voudrais pourtant que nous soyons plus nombreux à transcender la joie simple, à la sublimer et à nous lancer dans l'Aventure : de Thonon à Trieste ou bien ailleurs, il y a tant de routes pour émoustiller notre imagination et solliciter nos belles énergies.

Délaissons donc le temps d'un été notre étang de Thau, nos bosses de Pompignan ou de la vallée de Chevreuse, retrouvons nos vingt ans et bouclons nos balluchons. Et rendez-vous sur la terrasse du Bernina, face aux glaciers, et aux névés revivifiants. Loin de l'ennui et des turpitudes. Pour se sentir vivre, enfin.

Ş

Nous voilà sur l'autoroute filant à travers la Vénétie Julienne. Les camions, les voitures nous frôlent et nous envoient leurs gaz d'échappement. Trieste est proche, maintenant, et Jean-Pierre assure des relais appuyés. Je souffle et je respire mal dans cet air moite et gris. Mes pensées diffuses, confinant parfois au vide, continuent de me parcourir l'esprit. Toujours ce sentiment d'hébétude, ce spleen de fin de raid.

Udine, Gorizia, Iamiano... L'Adriatique, enfin, reflet argenté et somnolent au détour d'un golfe mou. On s'arrête pour voir la mer. La mer, après toutes ces montagnes, cela a de quoi plonger dans la perplexité.

Victor s'en est allé couper le ruban de la ligne d'arrivée. L'orage va bientôt éclater, Trieste déploie ses faubourgs industriels et portuaires, nous effectuons les derniers kilomètres en com-

pagnie d'un couple de jeunes retraités versaillais, secs comme des triques. Ils ont bouclé le raid en dix-huit jours, chargés de lourdes sacoches et essuyant le gros temps durant toute la première semaine.

Nadine nous fait signe sur le trottoir de la Gare Centrale.

Elle a acheté la pastèque géante que nous allons partager en guise de communion finale.

- « Mais où est donc passé Victor? » m'enquis-je.
- « Il est allé se renseigner sur les horaires des trains. » répond Nadine.

Nous nous regardons, nos voix s'éraillent un peu, on a chaud, on sent monter l'excitation et l'allégresse qui nous font tenir des propos à peine cohérents. Voilà enfin Victor, un paquet de pain d'épice à la main. Jean-Pierre rêve d'une bière, mais avant il faut démonter les vélos et les ranger dans la voiture. Essayons de rester calmes.

De l'autre côté de l'avenue j'ai repéré une cabine téléphonique.

Il faudra qu'à mon tour j'aille me renseigner sur les horaires, et que je téléphone à Selva afin de prévenir de mon arrivée Manuella.

Bernard GOURRIER

Tranches de VTT

VTT qu'es aco ? Vélo tout terrain direz-vous ! Que non pas puisqu'il s'agit de <u>Vive Thonon-</u> Trieste.

Tranches? Eh bien, morceaux choisis, extraits, découpés par votre serviteur. Y'en aura pour tous les goûts et pour tout le monde.

La mémoire d'un club est ainsi faite de souvenirs périssables. On peut choisir de tout garder, de tout graver, par le texte, par le dessin, par la photo, l'humour, la prose ou les vers.

Chacun donne un peu du sien. Voici donc ma version du voyage franco-suisso-italo-transalpin.

Le <u>MUC</u>², avec ses 10 ans passés, se devait de s'essayer dans cette sortie, où tant de cyclos et cyclotes sont allés en rendant hommage à des routes sans pareille.

Après un sondage interne, que croyez-vous qu'il advint ? Le trio habituel d'irré-ductibles s'est retrouvé à l'heure dite à la ville départ, en ce début d'été 90. Les espèces pionnières ne se trouvent pas facilement...

<u>Jean-Pierre</u>, la quarantaine organisatrice et scrupuleuse, le baroudeur sur la brèche, qui aura son content de cols nouveaux pour compléter sa panoplie déjà fournie de passages géographiques et grimper encore dans la hiérarchie des Cent Cols.

<u>Bernard</u>, la trentaine aventureuse, homme de grand format, aux jambes héronnières mais bielles efficaces, gentleman bourlingueur, l'homme aux cheveux de maïs chaque soir shampouinés (ceci explique peut-être cela), qui n'aime ni les ringardises ni les Venus vétustes, qui aura son content de kilomètres amassés de mai à septembre.

<u>Victor</u>, la quadruple dizaine conquérante, profitant de l'une et de l'autre, l'increvable qui aura été le seul à avoir crevé, et qui aura son content d'évasion, de déboussolement, de dépaysement, de beaux paysages et de pacification d'âme.

Ce trio fut en fait un quatuor. Il serait injuste en effet de ne pas mentionner la participation de <u>Nadine</u>, pas cyclote pour un sou (encore que), mais débrouillarde comme pas deux, qui nous épargna le port fastidieux de charges, évita à certains le spectre lourdingue du cyclo-campeur, se transformant à l'occasion en guide motorisée, en réceptionniste attitrée de cyclos fourbus, faméliques, suants, mouillés ou exaltés, se comportant en gentille admiratrice, nous gâtant au goûter de spécialités locales, demeurant sans cesse une toujours dévouée servante de la cause cyclotouristique.

Nous voilà partis, pleins de fougue pour une fugue en sol(eil) majeur, dynamiques partisans de l'arrivée au but (et non pas au bout du rouleau) sans coups de dynamite, nous livrant tout entiers à l'appel du merveilleux, à l'attrait des cimes, à l'attrance de l'inconnu, à l'attraction de l'étranger, à l'aimant de l'ailleurs.

Nous en aurons franchi des colle, valiche, passi, forcole, forche et autres cime et capi. Les citer tous serait presque aussi fastidieux que l'escalade que nous en fîmes. En avons-nous alignés des Monte, Croce, Stelvio, Pordoi, Campolongo, Ciampigotto, Marcile, Razzo, Interneppo et autres Morgins, Bassachaux, Gavia, Gardena et Julier.

Au rendez-vous des ensellements, personne n'aura été absent des réjouissances. Ce gargantuesque festin de rampes, lacets, tunnels, ponts et viaducs ne fut pas pour autant une indigestion

² NDLR : section cyclo du Montpellier Université Club

de montées lourdes, mais un échelonnement infini de reliefs mouvementés renouvelés sous le ruissellement quasi incessant de l'azur.

<u>Nous nous souviendrons</u> de Thonon-Trieste non pour ce que cela aura coûté en investissements divers, en préparatifs, en intendance, bref en contingences ; mais pour la fête que cela fut.

Cette randonnée nous aura donné plus qu'on espérait. L'expérience que nous avons vécue va demeurer, indélébile. Nous jouions notre saison ; nous avons répondu présent à l'appel des cimes, élevant jour après jour un impérissable monument.

Nous étions entichés des Alpes (et nous le sommes encore). Nous nous serons donnés à elles, qui nous auront bien reçus et qui nous ont en retour beaucoup donné (et pas seulement de la route à retordre). Nous avons terminé dispos, sereins, sans avoir le derrière en compote ni les jambes gourdes.

Voilà, ce qui n'était qu'esquisse est désormais passé... Nous revoici en nos terres méridiennes, des souvenirs plein la tête, les yeux... et les jambes.

Ramenant tout un butin d'impressions, et cette peau brune qui a absorbé le soleil.

Le projet bien charpenté a tenu la route. L'effectif réduit, synonyme de qualité, était pour quelque chose dans l'union forte, la connivence tacite, l'entente facile. Associés dans une commune entreprise, les matelots cyclos ont mené leur bateau à bon port, sans avoir à ramer éperdument.

Etait-ce dur ? Ce fut surtout beau!

Voici que se referme une page, une belle page dans notre petite histoire de vélo tourisme. Dans le tourbillon d'impressions reçues restera un vaste dépaysement, tant à vélo qu'au cours des hébergements dans les gasthaus, pensions et autres hôtels coquets.

<u>Pizza, Pâtes et Pane</u>, voilà quelle pourrait être la trilogie PPP de ce juillet 90, par opposition au consensus aoûtien Pastis-Parasol-Pétanque.

Mais les Dolomites à vélo, ça ne s'explique pas, faut y aller!

Pour essayer de retrouver cette route qui fut un long poème, pour faire un beau voyage sans faire de tourisme, passer des sombres cortèges de nuages du Pas de Morgins aux cieux lumineux de l'Adige, voici donc quelques extraits au jour le jour qui devraient donner diantrement l'envie d'aller voir de plus près!

SAMEDI 30 JUIN

Nous voici à deux voitures pleines à craquer sur l'autoroute qui via Grenoble et Chambéry nous amène assez vite et sans encombre jusqu'aux portes de la Suisse. La chaleur moite se poursuit. Le beau prologue-promenade (à pied) ensoleillé de cet après-midi se clôt sur un orage bienvenu qui nous a surpris à la terrasse de la petite cafétéria thononaise... Une infusion de tilleul m'a précipité vers un long sommeil, assommé que j'étais, et sans doute pas le seul, par la journée torride que nous venions de vivre.

DIMANCHE 1er JUILLET

Bon vent pour l'aventure! La Dranse que nous longeons dans une gorge luxuriante crache du café au lait tumultueux ; bigre! L'orage rabattu sur les massifs frontaliers a dû retentir copieusement! Il va falloir s'habituer, faute de posséder toutes les cartes, à éplucher le parcours souligné au fluo jaune sur nos photocopies de l'itinéraire quotidien... Il semble que pour l'entrée en Suisse, le ciel se montre de plus en plus grincheux.

Bassachaux : première variante, décochée sur la carte murale de l'hôtel. Et déjà seul : les deux lascars, Jean-Pierre et Bernard, soucieux de se ménager pour la suite, refuseront systématiquement de m'accompagner, aujourd'hui comme pour les autres crochets : Penegal, Gavia, Julier, Gardena...

Tout à coup, vers Martigny, les grands massifs se sont écartés, le ciel s'est ouvert, la longue plaine du Rhône est apparue et le vent, bon compagnon, nous a propulsés jusqu'à Brig.

La Suisse est vraiment propre : à la halte des feux rouges, on arrête le moteur !

LUNDI 2 JUILLET

C'est vrai, j'ai appris un peu l'italien cette année dans l'optique du Thonon-Trieste. Face à l'habitant, il me paraissait presque impoli de ne pas essayer de causer avec lui dans sa langue. Même si on n'a pas à s'en servir outre mesure ou seulement pour des renseignements subalternes. En fait, comme Bernard aimera le souligner ironiquement à plusieurs reprises, cet effort de ma part était inutile puisque les gens du coin, le plus souvent, parlent allemand.

Surtout quand on se retrouve en Suisse, comme ce sera le cas pendant trois jours. Bien sûr, rien n'est vraiment jamais complètement inutile et pour la culture générale, il est toujours bon de connaître les bribes d'une langue nouvelle.

Et puis, à nous quatre, nous tâcherons de nous débrouiller sur le plan linguistique, Bernard aux ascendances hollandaises et nordiques connaissant quelque peu l'allemand, Nadine ayant fait également des efforts pour avaler un peu de vocabulaire "tedesco".

Du Tyrol aux Grisons et de l'Adige au pays latin, dans les Dolomites, nous aurons l'occasion de constater à quel point l'empreinte teutonne est forte, témoin des annexions, conquêtes, batailles et règlements de compte et de guerres passées et pas si lointaines puisque remontant au début du siècle.

Et encore, nous ne sommes pas en Belgique ou au Canada où les querelles de langue prennent parfois des allures véhémentes et politiques qu'un Français moyen a du mal à saisir.

Premier 2000 de la randonnée : le Simplonpass. Le ciel pour la circonstance a tôt fait de lever les rideaux, se déridant tout à fait pour notre abord en Italie.

Des neiges en veux-tu en voilà : des glaces éternelles surgissent sur tous les bords ! Dire que nous allons tomber tantôt à 250 mslm (metri sul livello del mare), dans les plaines quoi !

Bernard accusera une discrète douleur aux jambes et sera à la peine du côté de Santa Maria Maggiore. Nous évoluons sous les 1000 m et c'est moins facile à supporter sur le coup de 14 heures! Rançon de l'adaptation à de nouvelles habitudes: rouler tous les jours, absorber les 2000 m de dénivelé quotidiens, changer de lieu, trouver d'autres eaux.

Locarno See, lac Majeur : élégance parfumée et fleurie des abords, mais trop de riche villégiature. Moi qui ai le tiroir-caisse plutôt exsangue, et qui auprès de mes camarades me fais passer pour un regrattier, un ladre épluchant mesquinement ses comptes, je suis obligé de regarder de près les tarifs, et je serrerais davantage la ceinture si j'étais seul, contraint malgré moi à cette chicheté et à cette parcimonie à quoi m'oblige un maigre salaire unique! D'ailleurs, plus que l'angoisse de ne pouvoir dénicher un havre vespéral, ce sera pour moi tous les jours l'attente craintive du tarif de demi-pension!

Pour me consoler de tout cela, je me fais offrir glace et demi aux sons de la jazz-band descendue nuitamment sur les quais pavés de la ville en fête.

MARDI 3 JUILLET

Après l'alerte au froid et au brouillard dans le San Bernardino, ce sera une après-midi de chien sur le Splügenpass.

La pluie partout, en bas, à l'arrière, à l'avant, hachurant le paysage, faisant de notre route un deuil asphalté pleurant salement. Ainsi donc, ce noir maléfice, issu de cauchemardesques nuages qui pesaient sur notre tête dans le couloir du Rheinwald, s'est vite mué en précipitation bien mouillante.

Point de zébrure de feu, point d'éclat du tonnerre ou de protestation terrible d'un Dieu en révolte : non, que le tissu fin de la pluie derrière lequel tremblait un paysage que l'on devinait grandiose, que l'on sentait grandiloquent.

L'après-midi fut enténébrée comme une église.

Et cette descente de malheur avec la purée grise au-dessus d'un lac volatile ; la crispation des membres refroidis ; l'horreur, le spectre, l'imbuvable - si l'on peut dire avec tant d'eau venue des cieux -, à faire demi-tour, à plier armes et bagages, à stopper net la progression. Eh bien non, faudra passer au travers de la ribambelle de tournants opaques, dégoulinants, boueux, glissants, franchir de sombres tunnels ou galeries curieusement secs, négocier avec une prudence redoublée - comme l'averse - cette diabolique route serpentine que je me contenterai de voir... en cartepostale.

Les tambours de la pluie tapent à se crever. Avalanche de flotte immense qui s'amplifie dans la tête, brouille les yeux, plaque les cheveux même sous le poncho. Le décor endeuillé en arrive à se fondre sous le rideau copieux de gouttes. Et cette fichue pente qui s'accélère.

Nous déboulons quasiment groupés dans la cité encastrée de Chiavenna avec trois quarts d'heure de retard sur un horaire pourtant prévu large. Nous n'avons pas le cuir trop sensible et nous retrouvons le sourire en nous réfugiant dans un hôtel de fond de rue, pas tout neuf mais bien sec!

MERCREDI 4 JUILLET

Fignon abandonne le Tour sur la route mouillée de Rouen. Entretemps, nous aurons eu droit au vent frais, aux nuages en partance, aux Grisons grises qui nous auront grisés. Grises et blanches, car la neige a habillé le secteur cette nuit.

En escaladant le Maloja, les beaux cumulus éternels voyageurs sont devenus plus blancs, délaissant les froides prairies nordiques pour s'évaporer vers un sud libre d'entraves humides.

Mon appareil photo, vorace mais pas impudique, va souvent quitter la poche arrière de mon maillot. Sans être un conquérant de l'inutile, je poursuis ma conquête du fugitif. Pour essayer de le sauver de l'oubli. Pour battre le rappel d'une mémoire vite défaillante. Pour réécrire la lumière, enrichir l'album du modeste voyageur que je suis.

Peut-être plus tard, pour moi, pour d'autres, l'impact inattendu de certains clichés transformera la perception du sujet. Je ne photographie pas pour dire : "J'y étais !" ; cela participerait plutôt de la vaine et éphémère fixation d'un souvenir, de la lutte perdue d'avance avec les choses vues, du désir-illusion d'éternité.

Je continue et continuerai d'engranger avec passion des centaines de diapositives sacrifiant ici l'argent que je ne dilapide pas ailleurs.

Aujourd'hui, avec l'éblouissement des glaciers de Silvaplana, il y eut l'admirable parade des aristocratiques hôtels et propriétés de Saint-Moritz et de Pontresina : la Suisse propre, accueillante, riche, faut venir ici avec une grosse voiture et un chéquier conséquent, pas avec un vélo!

A Livigno, plus rien de cette extase blanche ; retour à l'alpe verte, à la montagne à vache, au profil plus doux des conques pâturageuses.

Dans la salle à manger de l'hôtel Camino, qui sent encore le bois neuf, Bernard nous explique, entre les crêpes fameuses, le thon à l'oignon et l'omelette norvégienne un peu froide, les usages linguistiques de la Suisse voisine, qui ne possède pas de parler national vrai, partagée qu'elle est entre l'allemand, le français, l'italien et le romanche (et encore ne nous entretient-il pas sur les dialectes qui ont cours dans ces provinces, comme le badioto, le fascegu, le fodom, le gardenese...).

JEUDI 5 JUILLET

Ce soir, nous voici grosso modo à mi-parcours en temps et en distance. La grande montagne est loin ; à Lana, tout respire "le calme, le luxe, la volupté". Les belles demeures cossues, les façades propres, les maisons anciennes entretenues, les arbres géants débordant les petits parcs, tout aspire au repos tranquille, au bourgeois séjour, à la halte culturelle ou gastronomique.

L'accueil chez l'habitant ne contredit pas cette impression générale de soulagement réparateur dans un cadre bienveillant.

C'est que la journée d'aujourd'hui fut rude, pour tous, peut-être plus pour le matériel que pour les individus... Incidents mécaniques (le carburateur de la voiture suiveuse, l'éclatement du pneu défectueux, mon axe de pédalier qui commence à faire des siennes, tout ça malgré un contrôle en bonne et due forme) ajoutés - en ce qui me concerne - aux 3600 m de dénivellation et près de 200 kilomètres de pédalée avec un vent terminal ennemi en prime, cela fait pas mal pour la même journée!

Avec le Gavia, que je suis allé chercher par un long détour (+52 bornes), je me suis taillé la part du lion, puis j'ai défié le redoutable Stelvio (2757 m) à coups de pâté de campagne.

Le voici donc ce Stelvio, ce Stilfserjoch, dressé avec sa double muraille de lacets, côté Umbrail et côté Trafoi. Stelvio, encorbellement scabreux, nid d'aigle, farouche harmonie de pierre et de glace. Masse titanesque, minérale, travaillée par le froid, les eaux, la pesanteur. Convulsions arrêtées, prêtes à s'écrouler, suspendues face à l'incroyable route.

Où se cache-t-il ce monument, dans ce grand paradis lithique et vertical qui nous écrase depuis Bormio, parmi ces trombes de caillasses, ces pentes dressées, ces versants qui semblent fermés ?

Et pourtant une route, la nôtre, s'y fraye un passage, progresse à coups de percées sous la roche et sous les eaux, en série serrée de virages, dépasse les coulées de pierres grises, s'élève vers les zones plus aérées, plus franchement ouvertes, sort des encaissements angoissants, s'ouvre vers les ensellements d'altitude.

L'infranchissable barrière sera grignotée, l'effrayable muraille vaincue. Il fallait obligatoirement passer ce passo vertigineux sous peine d'un grand détour par d'autres énigmatiques cols ou d'emprisonnement au fond d'une vallée.

Après la collation de toc de la mi-journée, nous irons déguster un repas de toque ce soir, sous les voûtes sombres des marronniers du jardin d'angle, en ville. Pizza, salades, spaghetti et "tirami-su" avec du rouge rieur et de l'eau "frisante" de Merano. Voilà de quoi requinquer l'équipe.

La pizza calabraise aux pipericini n'a pas manqué de déboucher les naseaux! A demain, bonne nuit, nous en avons grand besoin.

VENDREDI 6 JUILLET

L'aube du jour qui s'éveille a nettoyé les vestiges d'une nuit mouillée de nuages constipés : tout s'est résolu dans la gloire d'un matin neuf, d'une route propre, d'un ciel dégagé, d'une forêt sereine, d'une montagne nette.

Après avoir dormi comme des bienheureux dans ces lits dédoublés recouverts de la traditionnelle couette (elle doit être chouette... l'hiver), nous frétillons presque d'aise dans l'air pur, subtil, plein et nourrissant.

Dans le passo di Palade, qui culmine à 1500 m environ, Jean-Pierre ne grimpe pas avec la même facilité que moi, c'est le moins qu'on puisse dire ; alors que Bernard, dans son cisaillement de membres d'échassier et de son style nonchalant, s'offre une montée en tête. Nous sommes loin toutefois tous trois des capricantes allures des coureurs et autres jeunes couraillons.

Au-dessus des pins sombres et des épicéas charbonneux, le ciel d'un bleu insistant inspire et aspire. Jouissons-en avant de retrouver les allées empoussiérées et chaudes de Bozen (Bolzano), ville non loin de laquelle je perdrai de vue mes compères de route pour saucissonner ensemble à midi.

Aujourd'hui, comme demain, vu l'inondation de soleil, ma ladrerie harpagonesque ne me fera pas lésiner sur le film positif. Clic-clac sur les montagnes à atteindre, silhouettes séduisantes à l'horizon, qui nous font signe. Sans nous en apercevoir, lentement, sûrement, nous débarquons dans les coins huppés des Dolomites : Siusi, Castelrotto, et bientôt Ortisei puis Cortina, le must du must.

Alors que les Dolomites s'annoncent éloquentes, fameuses, verticales, par dessus la couverture agricole et forestière parfaitement habitée par l'homme, et que les baromètres grand format affichent à la devanture des "Apoteka" des hautes pressions persistantes, donc la clémence des airs et la quasi-certitude de la poursuite du beau temps, mon inquiétude croît à propos de mon axe de pédalier qui joue et craque même serré : est-ce le glas de la randonnée pour moi ?

SAMEDI 7 JUILLET

La voici enfin cette grande journée dans le panthéon de la balade, avec la perspective d'une trilogie forte : Sella, Pordoi, Valparola (et Val Gardena pour moi). Ça n'est pas pour autant que nous fourbirons nos armes, surtout si la machine est en panne.

Nous cheminons piano, piano, suivant en cela la sacro sainte règle d'une approche sans hâte et sans fatigue des géants routiers.

Pas de forcerie, pas de bousculade : allure MUC-MONTAGNE, horaires JPR³ très larges (la devise du Castelnauvien pourrait être : "*Doucement le matin, pas plus vite l'après-midi*"), régime alimentaire BG⁴ (pas de viande, mais beaucoup du reste) et le réflexe prompt de se mettre sur le petit plateau. Bref, qui veut aller haut ménage son organisme.

Nous ferons de ces ascensions - comme les autres - un jeu d'enfant ! Résultat : on ne s'est pas démolis. Je dirai même plus, je n'ai pas démoli mon axe !

Mon vélo, c'est un peu comme un quidam : "Tout cycle bien portant est une épave qui s'ignore" disait EDDIUS. Je n'en suis pas encore là mais je réclame la clémence des essieux. Lorsque les petits soucis tirent l'âme vers le bas, il suffit de grimper vers les havres de paix des cimes pour

³ JPR: Jean-Pierre Ratabouil, résidant à Castelnau-le-Lez

⁴ BG: Bernard Gourrier

qu'elle refleurisse. Fort de cette sentence, je ne plongerai pas à Canazei pour chercher un hypothétique dépanneur, et je bifurquerai vers passo di Val Gardena.

Au diable les craintes et les atermoiements : je provoque mon matériel, jusqu'à ce qu'il casse. Je m'octroie le feu vert malgré les recommandations de Jean-Pierre de ne pas quitter le parcours officiel. Je passe outre en dépit de mon grinçant matériel.

Renversons les rôles : après tout, ce n'est pas moi qui fait pénitence forcée dans ces rabiotages occasionnels. Mes acolytes en serrant de près l'itinéraire, sans déborder le moins du monde du guide officiel Rossini, en suivant à l'économie le programme minimum, se privent de jolis morceaux qu'ils ne sont pas près de revoir.

Les variantes, c'est un plus, pas une corvée ni une pêche aux cols!

Les Dolomites ne nous auront donc pas épuisés. En contrepartie, nous sommes loin d'avoir épuisé leurs trésors, même en étant partis avec le furieux appétit d'en voir un max. D'ailleurs nous cavalerons encore demain et après-demain au coeur de cette région à dolomie, faite de remparts formidables de roses murailles. Nous continuerons de courtiser par la grosse route cette aire hérissée.

Santa-Lucia-di-Val-Cadore : si moi je retouvai mes amours avec le parfum des alpages et des herbages, Bernard semblait préférer le feutrage de la pension et son accorte serveuse.

Cadore mi amore! "Veronica, Manuela, Bellissima!" halète Bernard.

"Pendola, Maloja, Valparola!" répond l'écho.

Voir et s'émouvoir : belles filles, noblesse du terroir, fontaine de félicité, fiançailles des regards... Ça peut se trouver dans Thonon-Trieste!

Je pencherais plutôt vers la mélodie ensoleillée, la rêverie séraphique, les ondulations de l'âme, la fruition paradisiaque procurée par ces pédalées riches d'heures intenses.

A chacun son rêve, à chacun ses évasions, à chacun ses illusions.

DIMANCHE 8 JUILLET

La traversée Thonon-Trieste prend mieux figure, la fin approche, mais qu'on ne s'y méprenne pas : nous sommes encore au coeur des massifs. D'ailleurs, dans ce voyage, nous ne vivrons guère de transitions ; nous passons sans cesse des basses vallées à la pente et de la cime à la plaine, avec succession ininterrompue de bosses et de dénivelés musclés, qui nous arrivent dessus en vagues recommencées.

Ce jour, sur moins de 90 km, le Giau et la montée aux Trois Cimes de Lavaredo se télescopent.

Giau : entre les pins tordus se cabre la route aux raideurs affolantes. De bon matin, à froid, il faut être quasiment en surrégime. Mais le vélo c'est fait pour tenir la rampe comme dirait l'autre ; nous la tiendrons ! Seule consolation à nos glorieux efforts : le goudron qui a transfiguré ce qui devait être voici peu un affreux boyau terreux. En 1985, c'était le chantier et pour les cyclos, la croix et la bannière.

Auronzo-Lavaredo: la chaussée, un instant calme, part droit devant elle sans égard pour la pente avant de devenir tourbillon de lacets, ruban large et lisse qui se contorsionne, qui se love parmi les pins, qui se hisse jusqu'à la dolomie farineuse déjetée par les colossales, effrayantes et écrasantes falaises. Nous en avons bientôt fini avec la pente la plus affûtée du parcours. Nous

devions l'être également pour l'affronter dignement sans nous empaler dessus, sans poser pied à terre.

Que valent, devant ces murs dressés, les évaluations prudentes des pourcentages moyens que calculent les anxieux qui ont du temps à perdre pour indiquer sur papier avec des précisions décimales stupéfiantes le degré de difficulté de telle ou telle portion. C'est purement et simplement leurrer l'honnête cyclotouriste! L'attente du calculateur prédicteur prévisionniste est toujours trompée sur le terrain ; sur la foi d'un calcul pourtant irréprochable, il s'embarquerait en 40 x 24 sans savoir à quels "coups de cul" il s'expose.

L'arrivée précoce à San-Candido, à deux pas de l'Autriche, nous permet une visite quadrillée de la ville à la recherche du garni vespéral qui nous hébergera à des prix raisonnables ; entre les plates bandes du vaste cimetière et les devantures gazonnées des hôtels 3 et 4 étoiles, nous avions le choix pour dresser nos tentes le cas échéant!

LUNDI 9 JUILLET

Voici entamée la seconde semaine de notre périple : après-demain, le rêve aura été accompli. L'horizon se dégage, le possible devient certitude. Même si le gros bataillon de difficulés est relégué au passé, le profil de l'étape du jour se révèle encore "nerveux", même à la veille du "débarquement" Adriatique.

Bernard en sait quelque chose, lui qui a refait, pour cause de gants égarés, les morceaux relevés du Monte-Croce (1636 m).

Avec Ciampigotto, les choses sont encore plus sérieuses. On revient en force avec la montée pleine, entière, prolongée et d'important arraché.

Cette ascension gratinée fut affrontée sous les brasiers du ciel et nous donna l'occasion de naviguer une dernière fois à bonne altitude.

A présent, nous voici revenus, bien en-dessous du passo di Razzo aux pentes vertes de moyenne montagne débordantes de vie végétale. Pour Bernard, c'est déjà du parcours sans intérêt : l'aveuglante beauté des régions que nous quittons rend plus terne tout autre secteur dépourvu de cachet grandiose.

Et il est vrai que nous tombons en une vallée qui parle peu, à l'oeil et au coeur, de prime abord. L'intimisme des sous-bois, des denses allées résineuses - qui doivent ressembler à du déjà vu -, l'absence de relief tourmenté, ça rappellerait plutôt la Cévenne, les Pyrénées, à la rigueur l'Alpe de France plus que des horizons pré-autrichiens ou yougoslaves.

Ce soir, nous arrivons à Tolmezzo, au débouché de la grande montagne. La vallée s'ouvre au vent moite de l'Adriatique qui attendrit le bleu du ciel. A nous le vent tiède peuplé d'insectes et d'hirondelles!

Ce soir, fini de nous ébrouer par dessus les futaies vers de paturageux lacets! Ciao les coups de nez du Giau, ce col terrible : c'était hier à peine! Ciao les ravinements illustres où nous laissâmes de notre sueur! Comme les nuages au grand large, nous prenons congé des grands massifs.

A la trattoria, nous nous régalerons d'un bon vin qui fait la queue de paon dans la bouche, pour accompagner les plats délicieux et abondants. Si copieux que Bernard a "craqué" devant la pizza siciliana, calant net après les macaronis en sauce. Je me calerai donc l'estomac avec les reliefs.

Et pour fêter notre très prochaine arrivée, nous sommes allés déguster chez l'arteggiano gelatiero du bourg - une adresse à retenir à Tolmezzo - de grosses barquettes glacées et parfumées,

imitant en cela une population jeune venue même en voiture savourer cette autre spécialité italienne. Faut bien marquer le début de la fin !

MARDI 10 JUILLET

Nous quittons Tolmezzo avec les sommets empesés de brume. La nuit douce a porté son contingent d'entrées maritimes. Nous voici revenus en basse altitude avec les basses pressions et un temps gris abattu comme un rideau sur la lumineuse fenêtre de montagnes que nous quittons. Point de vent en outre : l'idéal pour une journée quasiment plate.

Nous voilà contraints d'enrouler de gros braquets sur un tel terrain avec les jambes habituées à appuyer bien plus fort.

Ce sera le repos des yeux avec cet abat-jour providentiel sur les plaines agro-industrielles. Bernard curieusement se plaindra de maux de tête.

La sortie de la montagne, la reprise d'une moyenne plus élevée (compteur à 30-35 km/h), le trafic camionneux plus ou moins dense - mais la crainte d'une densité qui répand l'effroi sera vite déjouée - ont peut-être indisposé le pur-sang des longues chevauchées.

Udine, Gorizia, les accents circonflexes sur les panneaux : la Yougoslavie n'est pas loin.

Le paysage se rabougrit, la mare Adriatica nous apparaît triste avec sa côte modestement bétonnée, faiblement découpée, au relief désuet sous un ciel d'argent gris.

A 14 h 30, nous voici à la ville enclave. Quelques coups de tonnerre, quelques grosses gouttes saluent notre arrivée-terminus concomittante de celle d'un couple français de retraités qui en est à son 18° jour sur le même parcours que le nôtre.

Nadine a pensé à la pastèque de l'amitié pour l'arrivée.

Photo-dégustation devant la gare monumentale.

Des renseignements sont pris rapidement : l'ombre d'une grève de trains est écartée (non ci sarà il sciopero), un convoi s'ébranle dès 18 h 30 vers Nice via Venezia, Genova et Vintimiglia.

Bonne aubaine, nous n'aurons pas à poireauter un jour de plus à l'hôtel (ce qui, par parenthèse, atténuera la note finale).

On range les vélos dans la fourgonnette. On se change au café voisin, sommairement, sans pouvoir nous laver. On se sépare, du moins les Ratabouil et les deux grands.

Alors que Bernard préfère rester assis à la terrasse d'un café d'angle pour zieuter les passantes de la ville portuaire, prendre quelques notes, diffuser quelque correspondance en dégustant un dernier macchiato, je tue les deux heures qui nous séparent du départ par une visite éclair de Trieste. Le port, les rues animées, les gros édifices à la lourde architecture : rien de vraiment captivant.

La plus dure étape reste à faire : le lancinant voyage étouffant dans une voiture seconde classe "piena zeppa". Encore que l'horaire prévu sera respecté. Nous pouvons pousser un ouf de soulagement.

Des trombes d'eau bienvenues dans la nuit noire arrosent un sol poussiéreux avide. Des éclairs lacèrent les nues. Nous saurons dans quelques heures que nos convoyeurs bénévoles ont connu panne sur panne sur l'autoroute... Longue nuit hachée de sommes brefs, ultra-brefs.

Reste pour moi l'énigmatique retour vélocipédique de la Méditerranée au Léman, en solitaire. Rendez-vous a été pris à 8 h 25 en gare de Nice.

Il est déjà demain, le soleil brille, nous posons le pied sur une côte d'Azur terriblement pure, bleue et sèche.

Le couple Castelnauvien est là. Le temps presse : dégager le parking à durée limitée, remonter le vélo, lui adjoindre tente, duvet, sacoches (Jean-Pierre n'a pas réussi à me dissuader de laisser ce lourd matériel de nomade), troquer short et chemise pour la tenue officielle du MUC, aller se débarbouiller vaguement tout en déjeunant sur le pouce ; c'était un record de pouvoir repartir juste avant 9 h ; destination Montpellier pour les uns, Messery pour moi où je compte me trouver après-demain vendredi 13 juillet.

Mais là, nous sortons de Thonon-Trieste, et les trois grandes journées qui suivirent valent aussi une autre histoire.

Concluons donc.

Eté 1990 : l'empereur Canicula aura régné sans réserve, sans conteste, et la sécheresse continue de faire des siennes.

L'été 90 aura été aussi mon été 40, non celui de l'Occupation ou de l'hypercalorie, mais celui de mes quarante ans. J'aurai tâché de marquer cette mise en quarantaine. Sans Thonon-Trieste, il y aurait eu autre chose. Il y a eu Thonon-Trieste et c'est tant mieux.

Année-test, année tournant. Et pourtant la vie poursuit. Des routes restent ouvertes. Ne nous prenons pas pour un vieux : *la jeunesse, c'est le temps qu'on a devant soi*! Tâchons de faire nôtre cette maxime de Jules Romain. Même si nous ne possédons plus ni l'agilité, ni l'abattage de nos 20 ans, il nous reste l'endurance, l'aiguillon du désir, la richesse de l'expérience, la soif de recommencer, l'envie de continuer.

Nous changerons de pointure s'il le faut, en plus grand ou en plus petit, en plus ambitieux ou en plus modeste ; mais nous poursuivrons de projet en projet, de région en pays, de vallée en colline, de saison en saison l'ample moisson que le vélo nous réserve.

VICTOR TENACE TARTINEUR (VTT)